

FRANCE FOOTBALL

N° 3 952

MARS 2025

À L'ORIGINE
DU BALLON D'OR®



BALLON D'OR
Xavi, son œuvre



SUR LE TERRAIN AVEC
Guirassy, l'éclaircie
de Dortmund

DÉCRYPTAGE
Comment embellir
notre Ligue 1

VILLE DE FOOT
Liverpool, un mythe
attend le PSG

ENTRETIEN

**"JE SUIS
UN JOUEUR
ÉLECTRIQUE"**

Nico Williams

n° 25772 - 8 mars 2025 - Ne peut être vendu séparément. Franck Faugère/L'Équipe

L'ÉQUIPE

Supplément de

LE SUPPLÉMENT MENSUEL
DE **L'ÉQUIPE**

DIRECTION, ADMINISTRATION,
RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20

L'ÉQUIPE

Société par actions simplifiée
Siège social: 40-42, quai du
Point-du-Jour CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt Cedex

PRINCIPAL ASSOCIÉ
Les Éditions P. Amaury

PRÉSIDENTE

Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL,
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Rolf Heinz

RÉDACTION

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Matthias Gurtler

RÉDACTEUR EN CHEF
Vincent Garcia

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION

Dave Appadoo
Olivier Bossard
Luc Herincx
Francis Magois
Thomas Simon
Tom Bertin

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis
Olivia Blondy

DIRECTION ARTISTIQUE
Yann Le Duc, Pierre Wendel,
Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri
ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE
ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION

Newsprint, SIEP
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot
0,003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ

Amaury Media

PRÉSIDENTE

Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICES GÉNÉRALES ADJOINTES
Laurence Bucquet
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING

Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE

N°1227K82523
ISSN02453312



Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.



AUCUN RESPECT

Vincent Garcia
Rédacteur en chef

Fascinant, on trouve sur le net, parfois chez des médias sérieux, des pronostics sur le Ballon d'Or dès le mois de novembre, avec des classements actualisés en fonction des performances. Merci pour la pub mais tout ça n'a pas de sens évidemment, sinon celui de faire parler. Course de fond, ce trophée se gagne au sprint quand arrive le printemps, ce qui peut laisser quelques lièvres sur le carreau. À l'heure d'accélérer, Mohamed Salah, dans une liste élargie de favoris, s'est retrouvé bien malgré lui récemment au cœur d'une polémique en Angleterre. Jamie Carragher a émis des doutes sur ses chances d'obtenir le BO. "Le problème, c'est qu'il joue pour l'Égypte et donc pas un tournoi majeur", a justifié de manière peu politiquement correcte l'ancien défenseur des Reds devenu consultant.

Si Carragher a tout faux pour cette saison, puisqu'il n'y a aucune grande compétition internationale, a-t-il vraiment tort sur le fond ? En 2024, année de la dernière CAN, seul le Nigérian Ademola Lookman faisait partie de la liste des trente nommés, plus pour son triplé avec l'Atalanta en finale de la Ligue Europa d'ailleurs. Le football africain a fourni d'immenses joueurs mais un seul Ballon d'Or jusqu'ici, George Weah. Et sa compétition phare, au calendrier peu lisible, manque effectivement de reconnaissance à l'international. Mais, pour être respectable, encore faut-il savoir se faire respecter. Alors qu'elle doit avoir lieu en été les années impaires depuis 2019, les deux dernières éditions, ainsi que la prochaine au Maroc, ont été programmées en hiver. Pis, la CAN marocaine a été décalée pour ne pas interférer en juin prochain avec la Coupe du monde des clubs, le nouveau joujou de Gianni Infantino et de la FIFA. La compétition se terminera en plein mois de janvier, où figurent désormais des dates de Ligue des champions, et, surtout, cinq mois avant la Coupe du monde 2026. Insensé pour les pays africains qui disputeront les deux compétitions. Imagine-t-on l'Euro être trimballé de la sorte ? ●

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :

● Chez votre marchand de journaux

● Par abonnement, rendez-vous sur www.lequipe.fr/go/francefootball

Sommaire

ZONE MIXTE

- 8 Instantanés**
Porto prince
Le Racing en conquête
- 12 Mon héros**
Éric Dagrart, du *Macumba*
au Stade de France

À L'AFFICHE

- 14 Entretien**
Nico Williams: "Un petit pont,
ça fait très mal"
- 24 Autoportrait**
Caroline Graham Hansen:
"On m'a déjà demandé
si je venais d'Amérique du Sud"
- 30 Enquête**
Footballeurs en terrain miné
- 36 Rencontre**
Chris Wood, le feu de Forest
- 42 Décryptage**
Comment booster le "produit" L1
- 46 Sur le terrain avec...**
Serhou Guirassy: "Parfois,
mes pieds font le job tout seul"

TEMPS ADDITIONNEL

- 52 Ville de foot**
Liverpool bat plus fort
- 58 Tendances**
Les femmes d'abord

BALLON D'OR

- 60 Sur les traces de...**
Xavi, son œuvre
- 69 Paroles de juré**
Jean Pierre Étienne: "Le foot,
une vraie religion pour les Haïtiens"
- 70 Pas trop cliché**
Vas-y Frankie, c'est bon!

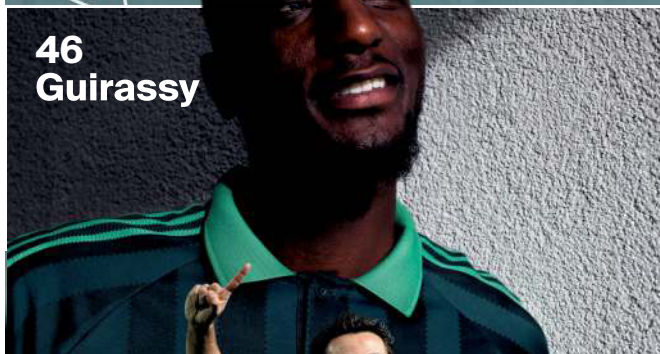
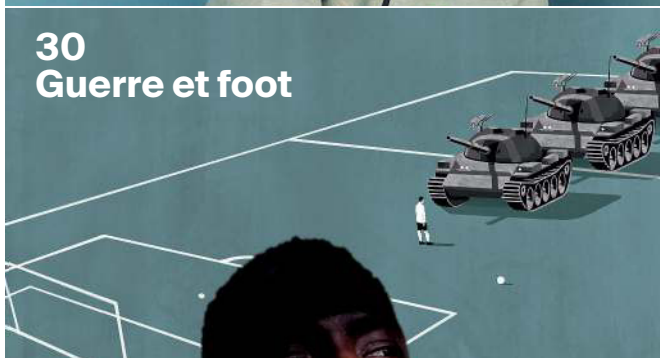
14
Williams

24
Graham Hansen

30
Guerre et foot

46
Guirassy

60
Xavi



L'ALLIÉ SUR VOS CHANTIERS ET SUR LE TERRAIN



STANLEY.

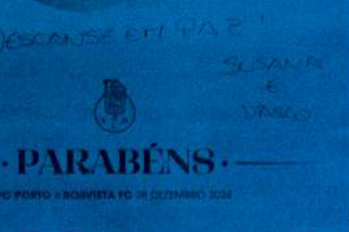
PARTENAIRE OFFICIEL



MASCULIN



ZONE MIXTE
Instantané



PORTO PRINCE

Les fans du FC Porto ont déposé fleurs, écharpes et drapeaux devant le stade du Dragon en mémoire de Pinto da Costa, l'ex-président décédé le 15 février à 87 ans. Le personnage est controversé mais son œuvre restera immense : durant son mandat de plus de quarante ans (1982-2024), il a hissé le club au sommet du foot européen avec notamment deux C1 (1987, 2004).

Photo Diogo Cardoso/Getty Images



ZONE MIXTE
Instantané



10



LE RACING EN CONQUÊTE

Ce n'est pas le Ballon d'Or mais la Recopa Sudamericana, l'équivalent de notre Supercoupe d'Europe, que Maximiliano Salas porte avec fierté devant les supporters argentins du Racing Club, titré pour la première fois. L'équipe d'Avellaneda dans la province de Buenos Aires, désormais présidée par Diego Milito, n'a eu aucun souci à se défaire des Brésiliens de Botafogo, vainqueurs de la dernière Copa Libertadores (2-0 à l'aller et au retour).

Photo Andre Paes/Alamy Stock Photo



DU MACUMBA AU STADE DE FRANCE

Ancien DJ devenu MC, Éric Dagrang, la voix des Girondins de Bordeaux en National 2, est devenu en septembre celle des Bleus. Par Marius Caillaud. Photos Léo Aupetit/L'Équipe

Quel est le point commun entre un match des Girondins contre Saint-Brieuc en National 2 et un France-Israël en Ligue des nations ? Hormis le score (0-0), pas grand-chose. Sauf cette même voix rauque et puissante qui s'époumone avec ferveur dans les travées du Matmut Atlantique

comme dans celles du Stade de France. Depuis le début de la saison, Éric Dagrang jongle habilement entre "son équipe de cœur" dans le groupe B de N2 chez les amateurs et l'équipe de France, le top du top. Le natif de Caudéran, à cinq kilomètres du stade Chaban-Delmas où il a vu jouer Michel Platini ou Diego Maradona, est officiellement la nouvelle voix des Bleus depuis le France-Belgique du 9 septembre dernier à Lyon (2-0). Il a succédé, en binôme avec Pauline Bouic, à Max, qui officiait depuis 2010. "Je ne pouvais pas rêver mieux."

Comme un symbole, c'est dans l'enceinte du club au scapulaire qu'il a passé son test, en juin dernier, lors d'un match contre le Canada (0-0). Devant 42 000 personnes, l'ancien DJ du *Macumba* (ancienne boîte de nuit à Mérignac) et d'une disco-mobile, que rien ne prédestinait à un tel métier, a annoncé *la Marseillaise*. "J'en avais les larmes aux yeux. Ce n'était pas super footballistiquement parlant, mais ça restera l'une des rencontres les plus importantes de ma carrière." Depuis 2013, il a pourtant animé des centaines de matches des Girondins, posté à l'entrée du tunnel des joueurs. Des rencontres de Ligue Europa, de L1 et de L2, avant le redressement judiciaire et la reprise en National 2 en août dernier, où il a accepté de travailler d'abord gratuitement en début de saison. Par amour du club pour lequel, gamin, il criait déjà "Allez Bordeaux !" dès qu'il apercevait une voiture immatriculée 33. Sa voix résiste aux rétrogradations, malgré les baisses significatives d'affluence. "Je prends autant de plaisir avec 10 000 supporters en N2 qu'avec 80 000 au Stade de France. La seule différence, c'est lorsque je hurle sur un but, il y a plus de résonance quand le stade est plein."

"Un taxi à New York me connaissait"

En septembre, il lui aura fallu patienter vingt-neuf minutes avant de scander le nom de Randal Kolo Muani, premier buteur de sa carrière de "maître de cérémonie" (MC) des Bleus. Ne lui parlez pas de speaker, il juge le terme dégradant. "J'ai sauté sur le micro. J'étais hyper excité, comme à chaque but. Mais celui-ci avait une saveur particulière." Les interventions de cet hypocondriaque, accro au lait chocolaté, sont uniques. Lors des dernières saisons, il décrivait les buts dans la langue d'origine des buteurs. "Un jour, Gérard Lopez (*propriétaire des Girondins*) m'appelle depuis un taxi à New York et me passe le chauffeur. Ce monsieur me connaissait, car la presse géorgienne avait parlé de ma façon d'annoncer les buts de Zouriko Davitachvili." Une anecdote qui flatte l'ego de cet amoureux des stades. Car, s'il passe sa saison à sillonner routes et pelouses françaises pour le travail (il œuvre pour les Bleues, les Espoirs, le quinze de France et le Racing 92 en rugby, et le Tour de France), il utilise ses jours off pour découvrir d'autres enceintes. Comme celle de Kazan en Russie où il s'est fait réprimander après avoir brandi son écharpe du FCGB qu'il emporte "partout et tout le temps". "Les stades sont des lieux mythiques qui nous marquent. En tant que fan ou au micro, je suis ravi de pouvoir contribuer à leur donner vie." ●



Samedi 8 février, Matmut Atlantique, 18^e journée de National 2, Bordeaux - Dinan-Léhon. Peu importe la division, peu importe les équipes, Éric Dagrang fait preuve du même enthousiasme, de la même énergie communicative, partout et tout le temps. Toujours soucieux du détail, il s'enquiert avant chaque match de la prononciation du nom des joueurs de l'équipe visiteuse, comme ici avec Laurent David, le coach de la formation vendéenne (à gauche), se met dans l'ambiance avec le vice-président bordelais Arnaud De Carli. Avant de vivre le match et de le faire vivre aux 10763 spectateurs présents ce soir-là.



NICO WILLIAMS

**“UN PETIT
PONT, ÇA FAIT
TRÈS MAL”**

Révélation de l'été dernier, l'ailier de l'Espagne et de l'Athletic Bilbao évoque son goût pour le dribble et son Euro décapant. Mais aussi des choses plus intimes liées à sa famille.

Par
Romain Lafont, à Bilbao (Espagne)

Photo
Franck Faugère/L'Équipe

À L'AFFICHE
Nico Williams





L'attaquant espagnol est-il fan du rappeur marseillais Jul ? En tout cas, courtisé par le Barça l'été dernier, c'est à l'Athletic Bilbao qu'il a décidé de rester, avec pour objectif de remporter la Ligue Europa, dont la finale se jouera chez lui à San Mamés.



Nicholas Williams Arthuer, dit Nico Williams

22 ans. Né le 12 juillet 2002, à Pampelune (Espagne).
1,81 m ; 67 kg. Ailier. International espagnol
(24 sélections, 4 buts).

Parcours

Athletic Bilbao (depuis 2013).

Palmarès

Euro 2024 ; Coupe d'Espagne 2024.

“Combien de fois avez-vous revu votre but du 14 juillet dernier, en finale de l'Euro contre l'Angleterre (2-1) ?

Pouah ! Un nombre incalculable de fois. Pour moi, c'est un rêve devenu réalité. Déjà, le fait de jouer une finale d'Euro, c'est incroyable, alors imaginez-vous marquer un but... Toute ma famille me regardait depuis l'Espagne et dans le stade. Pfff... Et on a réussi à la gagner, ça restera un souvenir inoubliable.

De quoi vous rappelez-vous sur cette action ?

Je ne vois pas ce qu'il se passe au début car je suis côté opposé. Puis je vois Lamine (Yamal) repiquer vers l'axe. Soit il tirait, soit il la donnait. Et quand j'ai vu que le ballon venait vers moi, c'était comme s'il arrivait filmé au ralenti. Je l'ai vu arriver très lentement, et j'ai eu l'impression qu'il y avait plein d'espace dans la cage. À ce

“On a gagné cet Euro et maintenant, on va tenter d'aller chercher la Coupe du monde”

moment-là, le but est devenu tellement grand... J'ai juste mis le pied et j'ai pu célébrer avec beaucoup de rage et de joie à la fois.

La finale, vous l'avez revue en entier ?

(Il rit.) Non, j'ai vu quelques fois le résumé. C'est un match qui nous a permis de marquer l'histoire de l'Espagne. Au début, beaucoup de gens ne croyaient pas en nous. Le « mister » Luis De La Fuente a montré qu'il était un grand « mister ». Il a tiré le meilleur de tous les joueurs et, grâce à lui, on a gagné cet Euro et maintenant, on va tenter d'aller chercher la Coupe du monde.

Y a-t-il eu un moment déclic où vous vous êtes dit, cette compétition, elle est pour nous ?

En fait, même cinq-six mois avant, Alvaro Morata était déjà convaincu qu'on allait la gagner. Et il a essayé, comme le « mister », de nous inculquer cette ambition, cette envie de faire les choses, cette idée de ne pas nous sentir inférieurs à qui que ce soit. Il y avait plein de sélections avec des grands noms, l'Angleterre, la France... Et nous, les gens ne nous voyaient pas comme des vainqueurs potentiels.

Qu'est-ce qui rend Rodri si spécial ?

La première fois que j'ai été sélectionné, celui qui m'a le plus surpris, c'est Sergio Busquets. On aurait dit qu'il avait des yeux derrière la nuque. Rodri, c'est la même chose. C'est l'un des meilleurs joueurs que j'aie vus à son poste. Il possède un tel contrôle du jeu. Si tu es attaquant, tu as juste à courir, et lui va te mettre le ballon parfait dans les pieds. La qualité qu'il a, aussi bien défensivement qu'avec le ballon, est incroyable. Dans cet Euro, il nous a énormément aidés. On va toujours le soutenir et je le félicite pour son Ballon d'Or.

Pour le grand public, cet Euro, c'était aussi le vôtre et celui de Lamine Yamal... Racontez-nous votre duo.

Depuis le premier moment où je l'ai connu, on a accroché. C'est un joueur qui est comme moi, qui aime dribbler. Plein de fois, je profite de ce qu'il fait sur le terrain et inversement. Quand il y a beaucoup de joueurs dans sa zone, je me retrouve libre en un-contre-un et lui pareil. On en a bien profité à l'Euro. Mais je crois que le mérite ne nous revient pas seulement, nous avons une grande équipe derrière qui nous soutenait quand nous perdions un ballon.

“L'Athletic, c'est ma famille. Cette relation au sein du club est incroyable. Cette atmosphère, je ne la vivrai dans aucun autre endroit”

En dehors du terrain, quelle est votre relation ?

C'est un bon ami, on se parle tout le temps. Je suis aussi très proche d'Alejandro Balde (*FC Barcelone*). On s'entend tous très bien. Cet été, par exemple, avec Lamine, on est partis en vacances ensemble à Marbella. Et chaque fois qu'on peut parler, qu'il peut me donner des conseils et inversement, on le fait.

Vous avez failli les rejoindre au Barça durant l'été. Pourquoi être resté à Bilbao, finalement ?

Ici, c'est ma famille. Cette relation que nous avons au sein du club est incroyable. Cette atmosphère, je pense que je ne la vivrai dans aucun autre endroit. À ce moment-là, j'ai pris la décision que je considérais la bonne. Et j'en suis heureux.

Ce serait beau de gagner un titre européen ici...

Oui, en plus, la finale de la Ligue Europa (*le 21 mai*) se joue à San Mamés (*Bilbao affronte l'AS Rome en huitièmes*). Je vais essayer de mener l'Athletic vers la victoire, comme je l'ai toujours fait. Je joue au club depuis que j'ai 11 ans, ça fait donc onze ans... Pouvoir soulever un trophée avec le club que tu aimes, qui t'a tout donné, il n'y a rien de comparable. Je suis très heureux d'avoir pu le faire la saison dernière (*en Coupe du Roi contre Majorque, 1-1, 4-2 aux t.a.b., 6 avril 2024*). L'équipe est dans une forme incroyable et le stade le sera tout autant si nous allons jusqu'en finale de C3. On va se battre jusqu'au bout, comme toujours, avec beaucoup d'envie.

Après votre but contre la Géorgie en huitièmes de l'Euro (4-1), vous avez réalisé avec Yamal une danse restée célèbre. Racontez-nous...

Je ne me rappelle plus si on était à l'hôtel ou dans le car. Et il me dit : « On doit faire

quelque chose de sympa. » Il m'envoyait beaucoup de TikTok de gens qui dansaient. On regarde des vidéos, il y a une danse qui me plaisait vraiment. Les deux, on apprécie Neymar, on avait vu qu'il l'avait faite il y a quelques années avec Santos. On espère que les gens ont aimé.

Votre meilleur moment lors de cette compétition ?

Je ne peux pas en garder un seul, il y a eu tellement de moments uniques. Les gens voient seulement ce qu'il se passe sur le terrain mais on était quarante-quatre jours ensemble, comme si on était dans une colonie de vacances. On a passé de très bons moments, tout le temps à rigoler, à se faire des blagues.

Le moment le plus drôle, alors ?

Ils vont me tuer si je raconte ça mais bon... (*Il éclate de rire.*) Avec Lamine et Fermin (*Lopez*), on a pris des packs de bou- ●●●



Berlin, 14 juillet 2024, finale de l'Euro, Espagne-Angleterre : 2-1. Ce soir-là, Nico Williams, premier buteur, ouvrait la voie au quatrième sacre continental de la Roja aux dépens des Three Lions de Bukayo Saka.

Nico Williams demeure très attaché à ses parents et à son frère Iñaki, son coéquipier à Bilbao.

En interview, ici avec Romain Lafont, comme lors des célébrations à Madrid après le sacre à l'Euro, le jeune attaquant garde son sourire et sa joie de vivre.



“Si tu passes ton latéral les deux-trois premières fois, tu vas laisser ton empreinte sur le match”

... teilles d'eau et on les a mises au-dessus de la porte de Dani Vivian (*défenseur de la Roja et de Bilbao*), qui n'aimait pas qu'on l'embête. On est venu le chercher et quand il a ouvert la porte, les bouteilles lui sont tombées dessus. La vérité, c'est qu'il s'est quand même un peu énervé!

À titre personnel, quel est votre meilleur match ?

L'Italie (1-0, 20 juin 2024, phase de groupes).

On pensait la même chose et on se disait que votre vis-à-vis (*Di Lorenzo*) doit encore faire des cauchemars... Comment ça se passe, les matches comme ça ? On le sent tout de suite ?

En fait, l'Italie arrivait après notre premier match contre la Croatie (3-0, 15 juin), où j'avais joué sans une grande confiance. J'avais essayé de faire le maximum mais beaucoup de gens remettent en question

tes prestations, selon que tu fasses les choses bien ou mal. Et avant ce match contre l'Italie, j'ai décidé qu'il fallait que je change quelque chose, que je devais montrer pourquoi j'étais en sélection, pourquoi j'étais titulaire. Je m'étais mis en tête depuis plusieurs jours que sur mon premier ballon, il fallait que je provoque l'adversaire, quelle que soit sa position. Tous les ailiers vont te le dire : si tu arrives à dribbler ton défenseur la première fois, tu vas tout le temps essayer d'y retourner. Et j'avais en plus des grands coéquipiers qui me laissaient tout le temps en un-contre-un, sachant que c'est ma grande force... Ce fut un match incroyable où j'ai montré qui je suis.

Il y a un duel psychologique entre un ailier et un latéral ?

Évidemment. C'est la vie des ailiers : s'il te prend un ballon, le latéral va gagner en confiance et essayer de te prendre le suivant. C'est un jeu mental entre toi et lui. Sur le terrain, c'est seulement toi et le latéral, tu es constamment contre lui. Et si tu le passes les deux-trois premières fois, tu vas probablement laisser ton empreinte sur le match. Sur les premières actions, j'essaie de voir comment il me donne l'espace, comment il se positionne, pour aller d'un côté ou de l'autre. Il faut aussi jouer avec beaucoup d'intelligence.



Comment vous définiriez-vous comme joueur ?

Électrique. Je me définis comme un joueur électrique. Les dribbles sont la base de mon jeu.

Vous êtes d'ailleurs le joueur qui en tente le plus en Europe. Comment fait-on pour essayer encore et encore quand on a beaucoup raté auparavant ?

Tous les entraîneurs que j'ai eus connaissent mon potentiel en un-contre-un. Je crois que c'est ma force. Ils me disent toujours de provoquer le rival. Je suis aussi quelqu'un qui attire beaucoup d'adversaires et c'est ce que je suis en train d'apprendre en ce moment : ne pas faire que dribbler. Mais j'essaie toujours car je crois que c'est mon arme. Souvent, je génère une supériorité, j'essaie de faire en sorte que mes coéquipiers se retrouvent libres. Par exemple, le « mister » Ernesto (Valverde, entraîneur de Bilbao) me dit de toujours défier l'adversaire, que ça va marcher, il me donne cette confiance dont tout joueur a besoin et j'en suis très heureux.

Le dribble, c'est inné, ça se travaille ou c'est un mélange des deux ?

Cela se travaille mais tu dois déjà avoir quelque chose d'inné. Dans mon cas, j'ai grandi dans un quartier où, quand tu es au collège, tu joues au ballon vingt-quatre

heures sur vingt-quatre, tu es tout le temps en train de tenter des choses, de réaliser des dribbles impossibles. Cela influe beaucoup sur ton style de jeu. La majorité des grands dribbleurs sont brésiliens, Ronaldinho, Neymar... Ces gens ont grandi dans un quartier avec toujours un ballon dans les pieds. Tu peux ramener ça sur le terrain. Mais je crois qu'aujourd'hui, dans les centres de formation, tout est plus robotisé.

C'est quoi, le dribble qui peut faire le plus mal à votre adversaire ?

Un petit pont. Ça fait très mal. C'est ce qui fait le plus mal dans le foot. Mais le geste que je préfère, et j'en tente régulièrement, c'est la bicyclette. Neymar, Cristiano, tous les retournés qu'ils faisaient... Ce sont mes idoles.

Ces idoles ont-elles eu une influence sur votre jeu ?

Quand je venais au centre d'entraînement à Lezama, j'essayais d'imiter les frappes d'Aduriz (avant-centre de Bilbao et de l'Espagne, aujourd'hui à la retraite). Mais, en revanche, je suis très mauvais de la tête ! Neymar, Cristiano, ce type de drib-

bleurs m'a toujours plu. J'essayais de reproduire leurs dribbles, de les copier au maximum, et de bouger comme eux. Enfin, faire 5 % de ce qu'ils faisaient... Wilfried Zaha, quand il était à Crystal Palace, était aussi un joueur que j'adorais regarder. Il est d'ailleurs la raison pour laquelle je me coiffe comme ça, parce que lui aussi avait cette coupe de cheveux.

Parmi les ailiers, qui regardez-vous aujourd'hui pour progresser ?

Kylian (Mbappé). Il joue aussi sur le côté gauche, même s'il peut aussi évoluer devant. Les dribbles qu'il réalise, comment il les exécute, sa façon de se déplacer... J'aime beaucoup l'observer, d'autant plus aujourd'hui alors que j'essaie de ne plus être seulement un dribbleur et que j'apprends aussi à combiner. J'aime comme il bouge, comment il se situe sur le terrain, comment il se démarque. J'essaie de le faire aussi et ça marche.

Quelle impression vous donne-t-il depuis son arrivée en Espagne ?

Quel que soit le joueur à qui tu vas demander, il te dira « top mondial ». Je l'ai vu deux fois en direct, quand il a joué contre ●●●

“J'adorais Zaha à Crystal Palace. C'est pour ça que je me coiffe comme lui”



Avec Bilbao ou l'Espagne, la force de Nico Williams réside en sa capacité à éliminer son adversaire direct dans les un-contre-un.

... moi à San Mamés, où on a gagné (2-1 en Liga), et à l'Euro (2-1, demi-finales). C'est vraiment un joueur hors norme. Il dribble, il possède le sens du but, la vision du jeu, c'est l'attaquant par excellence. Il fait des choses incroyables. Pour moi, c'est l'un des joueurs les plus complets en ce moment dans le monde.

S'il y a un dribble que vous aimeriez réussir dans votre carrière, ce serait lequel ?

La lambretta. Comme un coup du sombre-ro mais où tu prends le ballon de derrière. Je crois que Vinicius l'a essayé plusieurs fois. Ça, c'est du dribble...

Et le meilleur dribbleur de l'histoire, pour vous, c'est qui ?

Pouah. Vous me collez, là ! Il y en a tellement.

On vous donne le droit à trois...

Trois ? Ronaldinho, sûr. De ceux que j'ai vus, je précise. Messi, pfff. Et Neymar.

Un geste signature que vous aimeriez piquer à quelqu'un ?

Le tir de Mbappé au premier poteau.

Celui où il ferme son pied ?

Oui. Je crois qu'il est imparable.

Votre médaille de l'Euro, vous l'avez offerte à votre mère. Pour quelle raison ?

Parce qu'elle le mérite. Ma mère vivait une situation familiale délicate. Sa sœur était décédée une semaine avant la finale de la Coupe du Roi (contre Majorque, le 6 avril 2024). Et elle ne l'avait dit à personne de la famille, car il y avait cette finale puis l'Euro, et elle voulait que je sois concentré à 100 %. Elle ne m'a rien dit, jusqu'au 17 juillet. Je savais que ma mère était forte mais là, je me suis aussi rendu compte que c'est une force dirigée vers ses enfants. ...

“Mbappé est l'attaquant par excellence. Son tir au premier poteau est imparable”



... Avec tout ce qu’ont traversé mes parents, j’essaie de leur offrir le meilleur. Et je lui ai donné la médaille car je pense que c’est une combattante de la vie. Ma mère, c’est une super-héroïne pour mon frère et moi.

Ce que vos parents ont traversé, vous le racontez dans un film récemment sorti... C’est quoi, l’histoire des Williams ?

Dans ce film, on voit comment sont les Williams, une famille humble, très travailleuse, avec beaucoup de tendresse. Je crois que c’est une histoire qui peut avoir de l’impact sur des gens car il s’agit d’une situation vécue par beaucoup d’étrangers qui viennent jusqu’en Europe. On y transmet beaucoup de sentiments, beaucoup d’émotions sur ce qui est arrivé à mes parents et que l’on ne souhaite à personne. La traversée très dure qu’ils ont endurée. Mais je crois que c’est bien pour que les autres prennent conscience de tout cela.

Concrètement, qu’est-ce qu’ils ont enduré ?

Mes parents sont partis à pied du Ghana jusqu’à la frontière espagnole. Vous pouvez imaginer le nombre de kilomètres pour y arriver et les difficultés pour la traverser (alors que sa mère était enceinte de son grand frère Iñaki). Ils ont rencontré une bonne personne, qui les a énormément aidés. Ils ont dû dire qu’ils venaient du Liberia pour pouvoir obtenir l’asile. Ils ont fini par se retrouver à Bilbao. On y a rencontré beaucoup de gens qui ont fait le maximum pour nous. Et l’on sera toujours reconnaissants au Pays basque, qui nous a tout donné.

“Mon frère, Iñaki, je suis fatigué de voir sa tête ! Mais il m’a enseigné tout ce que je sais de la vie”

L’intégration fut facile ?

On nous a accueillis à bras ouverts et on est très heureux d’avoir pu profiter du Pays basque qui, pour moi, est le must.

Maintenant que vous avez connu le succès, vous considérez-vous comme un ambassadeur du Pays basque ?

(Il rit.) Non, quand même pas. Mais je me rends compte que les enfants se reconnaissent en moi. Et j’essaie de toujours donner le meilleur exemple pour les plus jeunes. Comme mon frère l’a fait pour moi. Car je crois que c’est le chemin de la vie, enseigner ce qu’on t’a enseigné, transmettre aux gens. Et s’ils peuvent se reconnaître en moi, c’est une fierté immense.

Votre frère, Iñaki (30 ans, attaquant à Bilbao et international ghanéen), a huit ans de plus que vous et a dû endosser plusieurs rôles, notamment quand votre père a quitté l’Espagne...

Mon père a dû partir à Londres car la situation à la maison n’était pas tenable (économiquement). Il a dû chercher un moyen pour que ses enfants puissent manger, s’habiller, aller à l’école comme des enfants normaux. Il est parti dans un pays super éloigné de ses enfants et de sa femme pour essayer de tout leur donner. On parle souvent de ma mère et on ne lui don-

ne pas assez le crédit qu’il mérite. C’était ainsi et mon frère a dû être l’homme de la maison et faire en sorte que je puisse être le plus heureux possible. Iñaki m’emmenait partout même si, parfois, ça l’embêtait un peu. Il m’a enseigné tout ce que je sais de la vie. Je lui suis très reconnaissant.

Combien de fois par jour vous parlez-vous ?

Beaucoup trop ! On a une relation étrange, on n’est pas frères, on est amis. On partage aussi le même groupe d’amis. On est toute la journée ensemble. Je le vois à Lezama (le centre d’entraînement), je le vois quand on sort, je suis fatigué de voir sa tête ! (Il rit.)

Vous avez soutenu Alejandro Balde, victime d’insultes racistes avec le Barça à Getafe (1-1, 18 janvier). Avez-vous l’impression que les choses progressent ?

Ce qui est arrivé à Alejandro est inacceptable. Je lui ai demandé comment il allait. Il est très affecté. Tu es habitué à ce qu’on te dise par exemple « gilipollas » (abruti). La plupart du temps, certains supporters te disent la première chose qui leur passe par la tête, pour te faire mal. En 2025, on se permet encore de dire n’importe quelle idiotie. Chacun le vit à sa manière. Mais quand tu vas au stade, c’est pour encourager, profiter des tiens, pas pour ce genre d’épisode, comme ça m’est aussi arrivé. Si à moi, on me dit ces choses-là, imaginez ce que l’on dit à des gens n’ayant pas mon impact médiatique... Mais je crois que les choses sont en train de changer (depuis, le protocole contre le racisme a été déclenché lors du match de l’Athletic sur le terrain de l’Espanyol, 1-1, le 16 février, après des insultes contre Maroan Sannadi).

Comment voudriez-vous qu’on se rappelle de vous dans vingt ans ?

J’adorerais que dans cent ans, cinquante ans, on dise ouaaaah, il y avait un ailier super habile avec des dribbles incroyables. Que l’on se rappelle de moi pour ces dribbles. Et si possible, pour les buts aussi !

En attendant, qu’est-ce qu’on peut vous souhaiter à plus court terme ?

Dix buts et dix passes décisives. Oui, un double-double !” ● R. Laf.



Making of

Lieu

Au premier étage du stade San Mamés.

Durée

1 heure, photos et vidéos incluses.

Autres personnes présentes

L’attaché de presse du club Ager Sardui, Franck Faugère pour la photo et Valentin Gouriou pour la vidéo.

Tenue

Sportswear chic, puis maillot du club pour certaines photos.

La note qu’il se met

“10, 10, 10 !” (Rires.)

La note que FF lui met

8/10, très bien mais on doit toujours laisser une possible marge de progression à un jeune joueur.

L’interview qu’il aimerait lire dans FF

“Cristiano Ronaldo. Sur comment il se déplace, comment il agit, comment il pense, qu’est-ce que le foot pour lui, comment il le voit.”

La question qu’on n’a pas osé lui poser

“Comment finir dernier lors des parties de Mario Kart quand on se nomme Williams ?”

UP
10

B221 B220
← →
01-09 14-27



Certains ont préféré éviter le sujet. Trop dangereux. “Je ne veux pas parler de ça, souffle un joueur français du Championnat israélien. Ça pourrait nuire à ma sécurité sur place. Et pourtant, j'en aurais des histoires à raconter...” D'autres ont préféré garder l'anonymat. Souvent pour la même raison. Parfois aussi pour ne plus être associé à des souvenirs encore frais et douloureux. “J'ai quitté l'Ukraine en voiture avec ma femme et mon fils, raconte cet autre Français passé par la Première Division. Le long de la route, on voyait des familles marcher avec leurs bagages. On a fini par attraper un avion, via la Pologne, pour rentrer en France.” Définitivement.

Depuis février 2024, les supporters ukrainiens sont pourtant, à nouveau, autorisés à s'asseoir dans les tribunes d'un Championnat qui a vu disparaître le FC Marioupol et le Desna Chernihiv. Mais les rencontres se jouent avec des protocoles de sécurité stricts, même dans des régions où le risque reste minime. Tout sauf normal.

Fuir caché dans un conteneur et bombe au pied de l'immeuble

Milieu toujours basé dans un club du sud de Kiev, cet autre compatriote a vu le conflit avec la Russie naître juste sous ses fenêtres. Pendant longtemps, il cache à sa mère qu'il joue et vit en Ukraine pour ne jamais l'inquiéter. “Un membre de notre staff avait été enlevé, souffle-t-il.

J'ai même un de mes coéquipiers qui a

ne voulais plus jouer dans ces conditions. Heureusement que je n'avais pas donné mon passeport, comme certains de mes coéquipiers, empêchés de partir. D'autres ont dû aller au front. C'était choquant.” Et tristement banal pour beaucoup d'autres. Trois ans que le conflit avec la Russie hante le quotidien des Ukrainiens. “Les gens sont fatigués par la situation, mais on continue de jouer pour leur changer les idées, explique le milieu français toujours à Kiev. Avant chaque match, un hommage est rendu aux soldats, des places leur sont distribuées pour leur donner de la force.”

Appartement avec safe room

Comme lui, beaucoup d'autres Français n'ont pas bougé. Comme lui, beaucoup continuent d'exercer leur métier, parfois au péril de leur vie, sur des territoires jugés dangereux par le Quai d'Orsay. Par choix. Par manque de propositions. Par habitude. La justification varie d'un témoignage à l'autre. L'an dernier, cinquante-neuf conflits ont été enregistrés dans le monde, selon le rapport de l'Institut de recherche sur la paix. Au Liban notamment. Fin 2024, l'est, le nord-est du pays et la banlieue sud de Beyrouth ont essuyé les tirs de missiles israéliens. Plusieurs dizaines de civils ont été tués, dont Moustapha Gharib, le capitaine de l'équipe du Tajamo Shabab Baalbek SC évoluant en Première Division Libanaise, obligeant les autorités à stopper le Championnat pendant plusieurs semaines.

“Mon club voulait que je reste en Ukraine, mais je ne voulais plus jouer dans ces conditions”

Noa Nehar, parti de Kiev en 2022

quitté le pays caché à l'arrière d'un conteneur.”

Noa Nehar, lui, a préféré renoncer à son contrat au Dynamo Kiev dès le début des affrontements, quittant le pays du jour au lendemain fin février 2022. Ce jeune formé à Monaco (22 ans aujourd'hui), fils de l'intendant des Bleus, passe sept heures dans une voiture et onze autres dans un train pour fuir une situation devenue “trop compliquée”. Le matin même, une bombe venait d'exploser au pied de son immeuble. “Mon club voulait que je reste, mais je

“Malheureusement, la guerre fait presque partie de notre quotidien, raconte Alexandre Tabet, joueur du Sagesse SC, passé par les équipes de jeunes de l'Olympique Lyonnais. Les Libanais sont des gens très résilients. Ils ne s'arrêtent pas de vivre à cause de la guerre. C'est l'une de leurs grandes forces. Ils veulent avancer.” De l'autre côté de la frontière libanaise, Israël a continué de faire tourner son Championnat pour les mêmes raisons. “Ma famille est inquiète de me savoir ici, raconte un Français de Première Division.

On a déjà vu des missiles exploser dans le ciel pendant un entraînement. Certes, Israël possède un système de sécurité qui les arrête. On joue, mais on ne s'habitue pas à tout ça.” Même chose pour les règles à suivre, expliquées avant la signature sur place : on entend, mais on ne s'habitue jamais. “J'habite un appartement qui dispose d'une safe room, poursuit le joueur. Je sais que si ça sonne, il faut s'y rendre afin de se protéger. Si tu es en voiture, il faut sortir du véhicule et se mettre à terre. On a aussi des applications qui indiquent les alertes. Tout ça fait partie de la vie sur place.”

Avion militaire, salaires élevés et protection

Depuis 1999, le Quai d'Orsay met régulièrement à jour des conseils pour les voyageurs français, indiquant, avec des codes couleurs, des zones sûres et d'autres plus à risques autour du globe. Fin 2024, une vingtaine de nations était classée “en zone rouge”, comprendre des pays où les voyages sont proscrits en raison des fortes instabilités politiques, des risques terroristes ou des enlèvements de touristes. Sur la liste ? L'Ukraine, l'Afghanistan, le Soudan du Sud, la Syrie, le Yémen ou l'Irak, pays d'accueil d'Arnold Temanfio, ancien joueur d'Annecy et actuel d'Al-Hedood SC à Bagdad. “Quand j'ai annoncé ça à ma mère, elle ne voulait pas que j'y aille. On voit encore des traces des conflits sur les immeubles avec des portes et des fenêtres arrachées, il y a des soucis d'électricité, des militaires partout, mais c'est sécurisé. La guerre a disparu depuis dix ans.” Ou presque.

“Un jour, après un match de Ligue des champions asiatique, notre vol avait été annulé. Pour qu'on puisse rentrer, notre président nous avait envoyé un avion militaire.” Étonnant, mais pas trop. Le geste démontre surtout les moyens importants déployés par certains clubs et présidents pour attirer des joueurs étrangers sur leur territoire. “Quand vous êtes un entraîneur français, vous êtes vraiment bien traité, explique un coach tricolore installé dans un pays du Moyen-Orient classé rouge par le Quai d'Orsay. Que ce soit au niveau du salaire ou de la protection.” Même chose pour les joueurs, dont les conditions ●●●

... de vie et les salaires aident parfois à dépasser les interrogations et les peurs. “Je gagne bien mieux ma vie ici qu’en Europe, explique Kevin Yamga, joueur de FC Nassaji Mazandaran en Iran. C’est net d’impôt, je ne paye aucune taxe. Ç’a été une belle surprise.”

La preuve encore du côté de l’Afrique et de la République démocratique du Congo, en proie depuis plusieurs mois à des violents combats et où la cheffe de la diplomatie du pays a même demandé au Paris-SG de rompre son contrat de partenariat avec le Rwanda (le pays soutient le groupe rebelle M23 qui attaque l’armée congolaise). “Je n’avais pas prévu de partir là-bas, même si c’est le pays de mes parents, mais les conditions étaient intéressantes”, confirme Glen Matondo, joueur de l’AS Vita Club, après son départ de Châteauroux. Même dans un pays où 77,2 % de sa population vit avec 1,90 dollar (environ 1,80 euro) par jour.

Une liste des disparus de plus en plus longue

Mais l’argent n’évite pas le danger. Chaque mois, ou presque, le football pleure ses morts. Partout, sur le globe, la liste des disparus liés au ballon rond continue de s’allonger. Hani al-Masdar et Mohammed Barakat, deux joueurs de premier plan du Championnat palestinien, ont récemment succombé à des tirs de missiles. En Ukraine, les deux jeunes professionnels Vitalii Sapyllo et Dmytro Martnenko ont connu le même triste sort. En Israël encore, une roquette a tué douze jeunes garçons et filles sur un terrain de football au cœur du village de Majdal Shams.

“Il ne faut pas faire n’importe quoi dans ces pays, souffle le même entraîneur installé au Moyen-Orient et habitué des séjours dans les pays déconseillés par la France. Quand on se déplace pour jouer la Coupe d’Asie, il nous arrive d’aller dans des pays encore plus dangereux. Dans ces cas-là, on reste à l’hôtel et on ne sort pas se balader. Une fois, à Damas en Syrie, ç’avait été chaud et on avait dû rentrer plus

tôt. Tout avait été organisé par le club.” En octobre 2024, le club saoudien de Cristiano Ronaldo, Al-Nassr, avait refusé de se rendre en Iran pour un match, invoquant des préoccupations sécuritaires liées à l’escalade des conflits au Moyen-Orient. Jared Khasa, joueur de Bashundhara Kings au Bangladesh, pays dans lequel plus de trois cents personnes ont été tuées et des milliers d’autres blessées au cours de révoltes civiles l’année dernière, connaît le souci. “Le club avait attendu que

tout se calme sur place avant de me faire prendre l’avion. Il fait très attention.”

Depuis plusieurs années, l’État français peut exiger le remboursement “de tout ou partie des dépenses qu’il a engagées ou dont il serait redevable à l’égard de tiers, à l’occasion d’opérations de secours à l’étranger au bénéfice de personnes s’étant délibérément exposées à des risques qu’elles ne pouvaient ignorer”, dit la loi relative à l’action extérieure de l’État. Une menace loin d’effrayer certains, dont l’entraîneur français Didier Gomes da Rosa (55 ans), à la tête d’Al-Ahli, à Tripoli, en Libye. Ses vingt ans d’expérience sur des terrains parfois dits hostiles l’aident à saisir une autre vérité. “Je regarde ce que



“Je gagne bien mieux ma vie en Iran qu’en Europe. Ç’a été une belle surprise” Kevin Yamga, joueur du FC Nassaji Mazandaran



HAÏTI, UN SÉLECTIONNEUR À DISTANCE

Ceci n'est pas une vanne : Sébastien Migné, sélectionneur français d'Haïti depuis mars 2024, n'a jamais mis les pieds sur l'île des Caraïbes. Impossible, car trop dangereux. "D'habitude, j'habite dans les pays dans lesquels je travaille, mais là je ne peux pas. Il n'y a plus aucun vol international qui se pose sur place." Le dernier, en novembre, a été criblé de balles par des rebelles planqués au sol. Sur place, la totalité des ambassades a fermé. Depuis 2021, Haïti fait face à une crise majeure aggravée par l'assassinat du président Jovenel Moïse et par la démission du Premier ministre Ariel Henry, sous la pression des gangs. "Ils tiennent le pays. C'est vraiment triste. J'espère pouvoir faire quelque chose dans les mois qui viennent. J'aimerais m'y rendre pour voir les joueurs locaux, mais je ne peux pas faire n'importe quoi." En attendant, le Français (52 ans) peut compter sur son team manager, installé sur place. Par téléphone uniquement. "Lui non plus, je ne l'ai jamais rencontré en vrai. Il me rapporte des infos et je gère l'équipe à l'extérieur." Avec des joueurs éparpillés sur le globe. En 2024, Migné a gagné huit matches et concédé un résultat nul. Une première depuis 1973 et un exploit, surtout, au regard de la situation. "Mes joueurs éprouvent une vraie fierté de porter ce maillot. Et ils ont ce supplément d'âme incroyable." La suite ? Une participation à la Gold Cup cet été (14 juin-6 juillet) et l'envie d'aller chercher une qualification pour la Coupe du monde 2026 (entre 3 et 5 places allouées à la zone Concacaf en plus des États-Unis, du Mexique et du Canada, qualifiés d'office). "Ce serait merveilleux pour ce pays et ce peuple amoureux du football." D'après ce qu'on lui dit. ■ O. B.



recommande le gouvernement français, mais je crois vraiment qu'il devrait mettre à jour sa liste. La Libye est un pays qui se reconstruit et dans lequel il fait bon vivre. J'ai aussi entraîné en Tanzanie ou au Rwanda qui étaient, à un moment, sur la liste. Je n'ai jamais compris pourquoi. Je ne m'y suis jamais senti en insécurité."

Dans la rue, dans un stade, chez lui, nulle part. Le ressenti est le même pour notre autre coach français installé au Moyen-Orient. "Il y a un vrai décalage entre cette liste et la réalité. Le pays dans lequel je suis a, effectivement, des problèmes politiques à régler, mais on peut se promener dans les rues sans problème. Quand j'entends les infos en France, ça me fait parfois plus peur. Je vois surtout des peuples qui veulent avancer et tourner la page avec les guerres. Et il faut voir l'ambiance qu'ils mettent dans les stades."

L'aventure c'est l'aventure, mais pas à n'importe quel prix

Partout, les matches rappellent que l'enjeu va souvent bien au-delà du sport.

"L'engouement en Iran est énorme, ajoute Kevin Yamga. Les gens sont heureux avec ce sport. Le jour où j'ai signé, j'ai reçu des centaines de messages sur les réseaux sociaux. Je vis un truc énorme ici. J'adore mon aventure. On a même un champion du monde qui a signé (Steven Nzonzi). Ça veut tout dire." Confronté à de nombreux actes de contestation, le régime iranien avait pourtant pris des mesures sévères

contre ses opposants, arrêtant même le milieu de terrain Voria Ghafouri, accusé d'avoir "insulté et sali la réputation de l'équipe nationale et de s'être livré à de la propagande" en publiant une photo sur son compte Instagram en tenue traditionnelle kurde.

En Irak, le football a longtemps été utilisé comme un outil de propagande avec des joueurs qui subissaient des pressions. "Le foot apporte une vraie unité nationale, conteste Arnold Temanfo depuis Bagdad. Aujourd'hui, c'est la folie dans certains stades. J'ai vu des gens pleurer en tribunes après des buts. Ils sont à fond." Des arguments insuffisants pour d'autres, malgré le goût de l'aventure. "On m'a proposé un pays dans lequel le droit des femmes est très compliqué, souffle un entraîneur français. Je veux bien aller dans beaucoup de pays, mais j'ai des limites." Morales la plupart du temps. Mais pas que. Certaines expériences vécues ont laissé des traces plus profondes dans les têtes.

"Aujourd'hui, je suis en Italie, dans une division inférieure, explique un footballeur français passé par l'Ukraine. Je suis bien et mes parents sont rassurés. C'est le principal." La famille de Noa Nehar ne pense pas autre chose. "Je ne veux plus jouer dans ce genre d'ambiance, explique l'ex-joueur du Dynamo Kiev, actuellement sans club après des expériences en Belgique et à Chypre. C'était trop dur. Je veux jouer tranquillement. Je n'irai plus." Décision validée par le Quai d'Orsay. ■ O. B.



Chris Wood tout sourire lors de sa rencontre avec *France Football* le 18 février dernier, à Nottingham.

WOOD, LE FEU DE FOREST



L’attaquant néo-zélandais se révèle à 33 ans en empilant les buts pour Nottingham. Le symbole du retour d’un club légendaire sur le devant de la scène.

Par
Luc Herincx, à Nottingham (Angleterre)

Photos
Vincent Mercier/L’Équipe

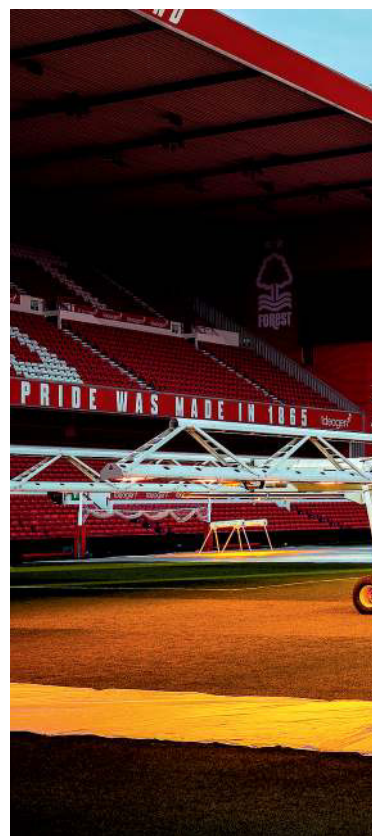
Le brouhaha du réfectoire tranche avec la quiétude des terrains. À l’intérieur, les adolescents longilignes du centre de formation se taquent et se bousculent à l’heure du poulet-haricots du déjeuner anglais. Au-dehors, une force tranquille promène son mètre quatre-vingt-onze sur la pelouse du centre d’entraînement, ses mains de quarterback dans les poches à l’abri de l’aquilon, le sourire éclairé par un ciel bleu inespéré en cette mi-février. D’ailleurs, Chris Wood le souligne : “Ce sont les premiers rayons de soleil depuis des mois.” Pour Nottingham, c’est une

éclaircie après une vingtaine d’années de galères.

Remonté dans l’élite en 2022, proche de la relégation pendant deux ans, Forest est maintenant un troisième de Premier League. L’Europe est à sa portée, vingt-neuf ans après sa dernière participation en Coupe de l’UEFA (élimination en quarts contre le Bayern, 1-2, 1-5). Et la compétition la plus prestigieuse est envisageable quarante-cinq ans après l’avoir quittée, deux trophées d’affilée mythiques en poche. “J’ai l’impression d’être encore dans un rêve chaque matin”, résume Garry Birtles,

attaquant titulaire lors des finales de C1 1979 (face à Malmö) et 1980 (face à Hambourg) victorieuses (1-0), toujours supporter des “True Reds”, dont Wood incarne la puissante dynamique.

L’avant-centre néo-zélandais est à son apogée à 33 ans. Transbahuté dans tous les coins de l’Angleterre depuis le début de sa carrière – “Londres ou Brighton, c’était peut-être le plus sympa, la côte est superbe, c’est l’endroit parfait pour un bon fish and chips”, se marre-t-il –, Wood, prêté en janvier 2023, a signé dans son douzième club britannique l’été suivant. Le début ●●●



... de la plus belle histoire de l'actuel quatrième meilleur buteur du Championnat (18 buts derrière Mo Salah, Erling Haaland et Alexander Isak) et cadre d'un vestiaire en plein élan. "Les gens ne se rendent pas compte de ce que Chris réalise", martèle Birtles.

"C'est une histoire de bonne connexion avec les coéquipiers, tente d'expliquer Wood. J'essaie de comprendre les forces d'Anthony (*Elanga*), Callum (*Hudson-Odoi*), Morgan (*Gibbs-White*), pour tirer le meilleur d'entre eux et qu'ils tirent le meilleur de moi. Je sais où Anthony va aller, ce qu'il va faire avec le ballon donc je me mets à l'endroit où il va centrer. On communique beaucoup, on travaille sur les

façons dont les uns et les autres préfèrent se déplacer. Au fil du temps, il est devenu assez naturel pour moi de beaucoup m'exprimer sur le terrain."

Kiwi cultivé au samba football

À l'entrée du centre d'entraînement, Philip, 71 ans, accompagne sa fille Sarah et son petit-fils Lewis dans l'espoir d'ajouter un autographe sur la tunique rouge du petit garçon, dont les yeux commencent à briller lorsqu'on lui annonce le passage imminent de l'attaquant vedette. "Je n'attendais pas Wood à ce niveau cette année, explique le grand-père, habitué du City Ground (*le stade de Forest*) depuis 1962. Il est extraordinaire, l'un des meilleurs buteurs de l'histoire de notre club. Il est capable de bien tenir le ballon et il sait toujours où est le but, où il veut tirer. L'équipe actuelle est très proche de ses supporters, ils se nourrissent l'un de l'autre. Je crois que Wood, notamment, est vraiment porté par l'ambiance, qui est l'une des meilleures du Championnat."

Avec son corps de joueur de rugby, le Kiwi est pourtant loin d'être le plus spectaculaire sur un terrain de foot. "C'est un attaquant à l'ancienne, un mec à la (*Mark*) Viduka ou Alan Shearer. Des gars costauds

qui ont un bon sens du but. Mais c'est l'un des meilleurs clients que j'ai affrontés", analyse l'ancien défenseur Dorian Dervite, qui l'a croisé à cinq reprises en Championship. Il marque la plupart de ses buts de la tête, son jeu excède rarement les deux ou trois touches de balle, mais sa finition est clinique. "Il est toujours au bon endroit au bon moment, décrivent tous ceux qui l'ont connu dont Gurdeep Rana, ancien coéquipier au club des Hamilton Wanderers en Nouvelle-Zélande. Quand on voit les buts qu'il inscrit, on se dit toujours : « Oh, cette passe ne va nulle part... Puis Chris est là. »" "Il m'a permis de faire beaucoup de passes décisives puisqu'il transformait mes centres moyens en buts, rit le latéral gauche Charlie Taylor, l'homme qui a le plus joué aux côtés de Wood, à Leeds puis Burnley. J'avais juste à envoyer le ballon dans la boîte et je savais qu'il l'aurait." Une "grande part d'instinct", confirme humblement l'attaquant, en minimisant ses qualités techniques alors que son habileté des deux pieds et sa justesse en remise sont à souligner.

Plongé très vite dans le foot grâce à son père Grant, fan de Chelsea, Wood voue une admiration à Didier Drogba – "un vrai avant-centre costaud, rapide, qui a l'œil du

"Chris m'a permis de faire beaucoup de passes décisives car il transformait mes centres moyens en buts"

Charlie Taylor, ancien coéquipier à Leeds puis Burnley



À Nottingham, difficile d'échapper à l'histoire. Sur une fresque (page de gauche) sont réunis Jimmy Sirrel, entraîneur historique de Notts County, l'autre club de la ville, et Brian Clough, le coach de Forest vainqueur de deux C1. Et entre les deux stades, le City Ground (à gauche et ci-dessous) et Meadow Lane, se dressent les statues rendant hommage à Jimmy Sirrel et Jack Wheeler, deux légendes de Notts (en bas, à droite).



“C’est un guerrier, il va mettre quelques pains. Mais il y a du respect, c’est une mentalité très rugby” **Dorian Dervite, ex-défenseur**

buteur... Ma principale inspiration” – et développe sa palette d’attaquant pendant ses années au lycée Saint Paul de Hamilton. “J’y ai rencontré Mike Groom, un entraîneur de foot qui m’a vraiment aidé à progresser, raconte l’actuel capitaine de la Nouvelle-Zélande. Il adorait le style brésilien, la capoeira, le samba football. Même si je n’ai pas grand-chose de ce style brésilien aujourd’hui (*rires*), ça nous a appris à mieux nous déplacer, à développer notre technique, ce sont des petites choses qui me servent.”

Numéro 9 physique et combatif

Stan Collymore, buteur star de Nottingham dans les années 1990, était peut-être plus étincelant. “Il pouvait vous faire lever de votre siège en éliminant trois ou quatre joueurs”, se souvient Martin, croisé à la sortie du musée de Forest. Mais aujourd’hui, le joueur préféré de son fils est bien Wood, qui a battu en décembre le record de Collymore du nombre de buts en Premier League avec Nottingham.

Réputé pour son jeu physique, combatif, à l’image des équipes du manager historique Brian Clough dans les années 70-80, “Wood s’inscrit parfaitement dans l’histoire de ce club”, affirme Birtles. “C’est un guerrier, il va mettre quelques pains, il y a un petit jeu psychologique, de l’intimidation avec des petites piques, décrit Dervite. Mais, dès le coup de sifflet final, il vient te serrer la main en regardant bien dans les yeux. Il y a du respect, c’est une mentalité très rugby. Et il ne va jamais se plaindre, même si je lui mettais des petits coups dans le dos ou que je lui marchais dessus, il n’allait pas voir l’arbitre.”

Une résistance affichée depuis son jeune âge : à 15 ans, le natif d’Auckland mesurait déjà près d’un mètre quatre-vingt-dix et affrontait des Néo-Zélandais de plus de 25 ans. “Il avait une tête de jeune garçon sur un corps d’homme, rigole encore Rana. Il était déjà très fort dans les duels aériens et très dur. Il ne s’effondrait jamais après un tackle, il pouvait encaisser alors que c’était un jeune lycéen. Il avait

une vraie force mentale et physique. C’était un garçon assez taiseux, qui passait son temps à l’avant du car. Quand les gars à l’arrière sifflaient des bières, lui se contentait d’une boisson énergisante, il n’avait pas besoin de faire comme eux pour s’intégrer. Cette saison-là, il est devenu un homme.” Que West Bromwich a bien voulu mettre à l’essai.

Déclat avec Nuno Espirito Santo

Et, malgré cette traversée d’un Rubicon de plusieurs océans accompagné par sa mère Julie, née à Londres, de retour à la maison – le père les rejoindra quelques années plus tard –, Wood s’est très vite intégré. “Le foot en Nouvelle-Zélande était assez semblable au style anglais, j’étais habitué”, explique celui qui deviendra meilleur buteur de Championship (27 buts) lors de la saison 2016-2017 avec Leeds. “Chris y croyait. Il n’a jamais regardé en arrière”, synthétise Rana, devenu président du club de Hamilton.

Récompensé par un transfert à Burnley où il confirme en Premier League (49 buts de 2017 à 2022), moins en réussite à Newcastle (4 buts en 2022-2023) dans le nouveau projet saoudien, blessé rapidement à Forest sous Steve Cooper, Wood ●●●



Chris Wood (en bas, à droite) fait figure de vieux routier du football anglais. Arrivé à 17 ans à West Bromwich, le Néo-Zélandais a connu onze clubs avant de rallier Nottingham. Dans les Midlands, il est devenu l'idole des fans de Forest, Martin et son fils Allie en tête (page de droite). Des supporters qui n'attendent désormais plus qu'une chose : retrouver la C1, quarante-cinq après leur dernière participation. Et, comme du temps des campagnes victorieuses de 1979 et 1980 sous les ordres de Brian Clough, placer ces Reds-là sur la carte de l'Europe.





“On se repose sur de bons joueurs très travailleurs comme à l’époque de Clough” Chris Wood

... prend une nouvelle dimension à l’arrivée du coach portugais Nuno Espirito Santo, en décembre 2023. “Nuno croyait en lui, analyse Birtles. Le mercato a été très bon aussi. On a fait signer peu de joueurs mais ils se sont révélés excellents : Matz Sels, (Nikola) Milenkovic, « Ellie » Anderson. Brian Clough conseillait toujours d’avoir une bonne colonne vertébrale avec un bon gardien, un défenseur central, un milieu et un buteur. C’est ce que Nuno a mis en place.”

À Nottingham, cité rendue célèbre par la légende de Robin des bois, un autre mythe reste prégnant : l’héritage de ce fascinant Clough, décédé en 2004. “C’est une figure énorme dans l’histoire du club, il crée toujours une certaine émulation qui pousse à faire de grandes choses, confirme « Chrissy » Wood, comme les suppor-

ters le surnommement dans un chant à son honneur. On se repose sur de bons joueurs très travailleurs comme à son époque, c’est une grande part de notre succès. On espère entretenir une dynamique comme la leur mais c’est encore un long chemin avant de s’inscrire dans l’histoire.”

La Ligue des champions dans le viseur

Au *Boot Room*, lieu de rassemblement des fans de Forest à l’angle du City Ground, Sam liche au bar, tête baissée. D’apparence timide, il réunit tout le courage au fond de sa pinte pour nous interpeller : “Moi je suis né en 1990, Clough a quitté le club en 1993. Mais mon père était aux finales de Coupe des champions, forcément on a grandi avec cette culture. Je vais vous raconter une anecdote : quand nous sommes remontés de Championship (en 2022), le lendemain de la victoire en finale à Wembley (1-0 contre Huddersfield), les joueurs sont venus célébrer sur la grande place en centre-ville. (Evangelos) Marinakis (le président de Forest) a pointé du doigt la statue de Clough et nous a dit : « C’est très bien d’avoir un passé glorieux, mais, maintenant, rangez ce bon temps derrière vous ! » Il nous a en quelque sorte promis qu’on reviendrait au plus haut niveau. Il peut paraître fou, erratique, mais il tient ses promesses.”

L’homme d’affaires grec à la réputation sulfureuse, également propriétaire de l’Olympiakos, a recruté vingt et un nouveaux joueurs cet été-là, un record en Grande-Bretagne. Il serait tombé amoureux de Forest lors de ses études en Angleterre dans les années 1980 avant de racheter le club en 2017. “Ce dirigeant est super, salue Philip, il est convaincu que ce club appartient à l’élite et fait tout pour qu’il y soit.” Martin abonde : “Mon fils Allie a 6 ans et je ne pensais pas qu’il verrait la Premier League un jour.”

Cette saison, le sublime City Ground, situé sur les rives du fleuve Trent, et ses

“Maintenant, rangez ce passé glorieux derrière vous !” Evangelos Marinakis, président de Forest

30 000 places, fait le plein. Un projet d’agrandissement est en discussion. “Au moins quatre matches en plus avec des fans venus de tous les pays, ce serait très bon pour le business”, marmonne Mark James, le patron du *Boot Room*, en référence à une probable qualification européenne en fin de saison. “Quand on parle avec les supporters, on sent qu’ils profitent du moment. Ils sont excités à l’idée de voir jusqu’où ça va nous mener, détaille Chris Wood. Leur rapporter quelque chose à la fin de la saison serait fantastique.”

Prolongé au mois de janvier jusqu’en 2027, le trentenaire espère avoir encore trois ou quatre ans de foot devant lui pour accomplir ses derniers objectifs : “En équipe nationale, je veux marquer un maximum de buts (41 actuellement), atteindre les 100 sélections (80 pour l’instant), jouer une nouvelle Coupe du monde (il a participé au Mondial 2010 en Afrique du Sud). Avec Forest, continuer au même niveau l’an prochain, laisser une trace, quelque chose dont je pourrai être fier.” Déjà à plus de 500 matches en Angleterre et malgré l’intensité du Championnat, Wood n’a pas loupé une rencontre de Premier League cette saison, le numéro 11 dans le dos. “Parce que le 9 était déjà pris et j’aime avoir un des onze premiers nombres, les gens associent ça aux joueurs titulaires.”

Malgré les sermons d’Evangelos Marinakis, on a fini par rendre visite à la statue de Brian Clough qui domine la place du vieux marché de Nottingham. “L’espoir, c’est tout ce que je peux vous offrir”, avait lancé le manager à son arrivée en 1975 dans un club en souffrance au fond de la Deuxième Division. “Il nous reste encore un long chemin en Championnat. Mais tout est possible, c’est agréable de pouvoir penser ça”, conclut Chris Wood. Le vent qui souffle sur les Midlands transporte depuis des mois autre chose que cet air glacial : un nouvel espoir. ● L. He.

COMMENT BOOSTER “LE PRODUIT” LIGUE 1

En pleine crise des droits télé, diffuseurs, instances et clubs de L1 ont tout intérêt à rendre notre Championnat plus sexy et attractif.

Pour capter et fidéliser plus d’abonnés. Par Luc Herincx. Photos Stéphane Mantey/L’Équipe

Le coup d’envoi d’OL-PSG est dans deux heures, tous les ayants droit sont réunis dans l’auditorium pour un briefing dirigé par le délégué de la Ligue et le media manager. Ils interrogent timidement : “Concernant l’accès aux vestiaires en cas de victoire ?” La question semble rhétorique, en ce dimanche 23 février, tant elle est balayée par le non de la tête des représentants de l’OL et du PSG. Le ton est donné alors que DAZN, diffuseur de huit des neuf matches de L1 chaque week-end (beIN Sports détient la dernière affiche), a réglé tardivement la totalité des 70 millions d’euros dus à la Ligue en février, retenant la moitié sous séquestre pendant quinze jours. Une façon de protester contre la passivité de cette dernière face aux clubs,

peu enclins à fournir interviews et contenus inside censés promouvoir le Championnat. “C’est joué d’avance, confirme et rit jaune Johnny Séverin, rédacteur en chef de DAZN. Mis à part Auxerre, Angers, Strasbourg et Brest, les équipes refusent l’accès au vestiaire alors que les médias des clubs s’y rendent toujours et qu’auparavant, dès qu’ils entraient, le diffuseur y avait accès aussi.”

Partenariats avec les clubs

À la 75^e minute, Séverin entamera les démarches pour demander des réactions d’après-match. Il réclamera notamment Ousmane Dembélé, meilleur buteur de L1 et encore décisif ce soir-là (succès parisien 3-2), mais le PSG préférera donner la parole à Gianluigi Donnarumma et à Khvicha Kvaratskhelia, obligé par son trophée d’homme du match. “Paris est inaccessible, ils ont un tel pouvoir sur les instances qu’ils ne respectent pas leurs obligations

quand ils n’en ont pas envie. En quatre ans de diffusion, il était très difficile d’avoir Luis Enrique en plateau et il était impossible d’avoir Neymar, Mbappé ou Messi, témoigne-t-on chez un ancien détenteur de droits. Pareil pour les sollicitations une à deux fois par semaine avant les matches, elles étaient rarement respectées par les clubs moteurs Paris, Lyon, Marseille, donc on avait du mal à promouvoir le produit Ligue 1.” À l’OM, à Paris, impossible de parler avec les joueurs actuels, abonde une source proche de LFP Media, la filiale commerciale de la Ligue qui produit aussi des contenus vidéos. Avec tout le temps l’excuse de la Ligue des champions avancée... Monaco, c’est le pire. C’est plutôt quand on sait qu’on bosse pour la LFP...”

Face à ce mur, Free, diffuseur d’extraits en quasi direct, a opté en septembre pour des partenariats commerciaux avec les trois clubs phares. Concrètement, ces derniers perçoivent de l’argent pour ●●●



Le présentateur Smail Bouabdellah, les consultants Benoît Cheyrou et Bafétimbi Gomis, attendent Luis Enrique au micro de DAZN après la victoire du PSG face à l'OL (3-2, le 23 février).



... fournir des contenus et des accès aux joueurs, cette fois sans l'intermédiaire de la Ligue. En février, DAZN est aussi devenu "fournisseur officiel" et "partenaire média" de l'OL jusqu'à la fin de la saison. Un accord marketing, certes, mais qui fluidifie forcément les échanges.

L'implication lyonnaise dans ces dossiers n'est certainement pas anodine. Elle fait écho aux propos et à la volonté affichée de John Textor en début d'année. "Il faut raconter des histoires, le produit L1 est nul, ne donne pas envie", avait insisté le président de l'OL sur RMC. Vertement critiqué pour son dispositif au début de la saison (5 matches sur 8 commentés par un seul journaliste, pas de multiplex ni de magazine récapitulatif), DAZN n'est pas sourd à ce constat. "Aujourd'hui, le football a besoin d'évoluer dans sa manière d'être

filmé, raconté", considère Stefano Bernabino, directeur contenu, éditorial et production de la plateforme de streaming. Urgemment mise en place après la validation de son appel d'offres le 25 juillet – "une mission quasi impossible, en une quinzaine de jours, alors qu'un projet comme celui-ci se travaille normalement entre neuf et douze mois", souligne Bernabino –, l'offre éditoriale du diffuseur principal de la L1 se développe progressivement.

Enrichir l'offre éditoriale, présenter de nouvelles têtes

Le Mag Live, émission d'une heure en préambule de l'affiche du dimanche soir, a vu le jour en décembre. Tournée en bord terrain, elle revient sur les événements du week-end avec des résumés de match commentés dans la foulée par la présentatrice Virginie Sainsily et deux consultants. À titre de comparaison, *Monday Night Football*, le magazine phare de Sky Sports (diffuseur principal de la Premier League), est produit le lundi soir "dans un studio haut de gamme avec un écran géant et un sol LED pour montrer des dispositifs tactiques, détaille le journaliste anglais indépendant Tom Williams. Sky avait déjà une production de qualité avec une approche à l'américaine

depuis les années 1990, mais les consultants Gary Neville et Jamie Carragher leur ont donné une nouvelle dimension en faisant beaucoup d'analyses très pointues, en utilisant des statistiques très complexes".

À la décharge de DAZN, les rencontres de 17 h 15 s'achèvent à peine au moment de la prise d'antenne. Difficile de prendre du recul mais le format hors studio est assumé : "Dès qu'il y a des choses à montrer en direct sur la pelouse, on y va parce qu'on veut créer cette montée en pression autour du match", explique Séverin, qui pilote le tout à distance depuis le car régie.

DAZN rompt avec ses prédécesseurs dans son ton, le tutoiement, l'interactivité avec les fans, sa "nouvelle génération de commentateurs" – assez hétérogène – et de consultants. "On n'a pas peur de proposer des nouvelles figures comme Zoumana Camara, Bafé Gomis, et de les accompagner", poursuit Bernabino. L'ancien attaquant international est encore trop lisse dans ses prises de parole mais le patron de la chaîne exige de la patience : "Il faut croire en ce nouveau souffle. Le choix de nos «incarnants» n'est pas un aveu de faiblesse." Une nouvelle émission hebdomadaire, *DAZN confidentiel*, sera d'ailleurs diffusée à partir de mi-mars pour

"Le football a besoin d'évoluer dans sa manière d'être filmé et raconté"

Stefano Bernabino, DAZN



Exceptionnel lors du choc OL-PSG, grâce notamment aux 27 caméras fournies par des prestataires, le dispositif de DAZN est appelé à continuer de s'enrichir pour la Ligue 1.



DAZN, moteur des caméras immersives en Espagne et de "l'Open Var" en Italie

"rendre les personnages de la Ligue 1 attachants", précise-t-il.

Les innovations des voisins européens

Se pose aussi la question de la production du direct des matches. Assurée par la société HBS, qui sous-traite à des prestataires œuvrant pour beIN et DAZN, elle répond à un cahier des charges validé par la LFP encore loin des nouveautés en cours dans les Championnats allemand et espagnol. "Généralement, on essaie d'obtenir une ou deux innovations majeures par an", explique l'Allemand Dominik Scholler. Directeur adjoint du développement des produits et de l'innovation de la Bundesliga, il évoque fièrement son dernier test en janvier : "Une nouvelle caméra mobile horizontalement pour tenter d'offrir un point de vue semblable aux jeux vidéo."

Un technicien présent chaque week-end sur un match de L1 confirme : "Pendant le Covid, tout le monde en a profité pour tester des trucs assez cool avec des caméras sur les poteaux de corner, des caméras tyroliennes, des trucs qu'on voyait

un peu en foot américain. Et les Allemands ont gardé ça, ils ont mis les moyens pour assurer l'attractivité de leur Championnat et maintenant, ils ont à chaque rencontre le genre de dispositif qu'on peut trouver sur les matches premium en France."

OL-PSG en est un : 27 caméras assurent sa diffusion, auxquelles s'ajoutent les plans de vue fixes sans opérateur dans le couloir menant aux vestiaires – là même où Pablo Longoria, le président de l'OM, a laissé éclater sa colère contre les arbitres à Auxerre le 22 février – ou au bord du terrain face aux coaches. Une nouveauté en phase de test car "contrairement au règlement de l'UEFA, la Ligue n'autorise pas la présence de caméra entre les deux bancs", explique le réalisateur d'OL-PSG, Xavier Demuyter. Il pourra aussi compter ce soir-là sur une *spider cam*, un drone et une caméra Ronin "qui donne une image très cinématographique" derrière la ligne de touche. Le résultat est alléchant mais seules les dix meilleures affiches bénéficient d'un dispositif aussi abouti. "Le truc, c'est que ces ajouts coûtent tellement cher", justifie un technicien.

"On croit aussi beaucoup à l'innovation, au fait d'améliorer la captation du match, avance Bernabino. On a de bons exemples puisque DAZN a été moteur des caméras immersives en Espagne, de celles sur les arbitres dans le basket. En Italie, DAZN a développé ce format « Open VAR » où les processus de décision d'arbitrage vidéo sont décryptés. La France a été pionnière sur plusieurs sujets, les meilleurs réalisateurs du monde sont français donc il y a une expertise. Maintenant, il faut que tout l'écosystème aille dans la même direction. On discute actuellement avec la FFF pour récupérer des séquences du VAR... Ce sont des sujets importants qui ne vont pas se régler en une seconde."

Mais combien de temps durera le deal DAZN-L1 ? L'instabilité du marché (cinq diffuseurs en cinq ans, en comptant Canal+, beIN, Mediaset et Amazon) et les batailles juridiques n'augurent rien de bon. Malgré l'existence d'une médiation, reste une autre procédure sur le fond : fin janvier, la plateforme britannique a assigné la LFP devant le tribunal de commerce de Paris et lui réclame 573 millions d'euros, notamment pour "tromperie sur la marchandise" et "manquements observés". ● L. He.

À L’AFFICHE
sur le terrain avec...

SERHOU GUIRASSY

“PARFOIS, MES PIEDS FONT LE JOB TOUT SEUL”

Très en réussite avec Dortmund, l’attaquant guinéen évoque la confiance qui l’anime. Entre les deux huitièmes de finale de Ligue des champions face au LOSC, un de ses anciens clubs, le meilleur buteur de la phase de groupes décrypte son arrivée au sommet, à 28 ans.

Par
Tom Bertin, à Dortmund (Allemagne)

Photos
Frankie & Nikki/L’Équipe





SON POSTE “BENZEMA EST CELUI QUI A LE PLUS INFLUENCÉ MON JEU”

“Je ne suis pas né buteur, je le suis devenu. D’ailleurs, je n’ai pas toujours joué attaquant. À mes débuts, j’étais défenseur central, puis milieu. J’ai pris le goût du but vers 12 ans, c’est là que j’ai commencé à jouer numéro 9. En jeunes, je marquais beaucoup, je me souviens d’un match Amilly-Montargis (ses deux premiers clubs dans le Loiret) où j’ai mis cinq buts. Je voulais devenir un attaquant de la trempe des Benzema, Lewandowski, Suarez... Si, pour moi, le plus grand 9 de l’histoire, c’est Ronaldo (le Brésilien), celui qui a le plus influencé mon jeu est Benzema. Et, après lui, Lewandowski. Ils savent tout faire : dribbler, marquer, participer au jeu. Un bon 9, c’est un joueur utile par ses buts, mais pas que. Il doit se démarquer par ses passes, son travail athlétique, sa présence dans les duels... Si je marque, mais que je rate mon match, je vais être assez honnête pour me dire : « OK, t’as marqué, mais t’as fait de la merde. » Ce n’est pas le genre d’attaquant que je veux être.”

Arrivé l’été dernier au Borussia Dortmund en provenance du VfB Stuttgart, l’international guinéen s’est installé ces trois dernières saisons parmi les meilleurs buteurs de la Bundesliga. Il est loin le temps des doutes qui accompagnaient l’attaquant rennais.

SON STYLE DE JEU “JE DOIS ACCEPTER DE FAIRE LE « PARKING »”

“J’ai toujours aimé participer au jeu. J’en ai besoin, ça m’aide à rester concentré. Parfois, je sais que le match va être fermé, que ça va être dur de me trouver. Dans ce cas, je vais décrocher, parfois loin, juste pour toucher la balle et je repars devant. Quand je passe trop de temps sans avoir le ballon, je peux sortir de mon match, car je réfléchis trop à ce que je ferai au moment où je l’aurai. Et je perds en instinct. Plus jeune, je m’éparpillais un peu trop. Avec la maturité, j’ai appris à jauger les situations où je dois dézoner et celles où je dois rester à mon poste. Sur certains matches, il n’y a pas besoin de moi dans le jeu, je dois accepter de faire le « parking ». Et je garde mon énergie, car plus tu dézones, moins tu as la tête froide devant le but. Mais ce n’est pas une question que je me pose. À Dortmund, comme avant à Stuttgart, je sais ce que j’ai à faire : jouer mon jeu. Quand il faut participer, je participe. Quand il faut faire la course ou l’effort défensif, je le fais. Je communique beaucoup avec mes coéquipiers, et, même si j’aime marquer, je n’hésite pas à passer plutôt que de tirer.”

SON AMOUR DU BUT “J’AIME LE BRUIT DES FILETS”

“Il y a un truc que j’aime, c’est le bruit des filets. J’ai en tête le but que je mets contre le Sporting (3-0, le 11 février), on l’entend bien, et c’est super agréable. Quand je marque, j’ai un boost d’adrénaline. La joie que ça provoque à tout le monde, c’est beau. Quand on commence à goûter à ça, on veut le faire encore et encore, vous pouvez demander à Ousmane (Dembélé)! Je me suis fixé l’objectif de



marquer à chaque match (54 buts en 62 rencontres en club, depuis août 2023). Parfois, je vois que certains ne marquent pas pendant trois mois, un an... Je ne sais pas comment je vivrais ça. Déjà, lorsque j'enchaîne trois, quatre matches sans marquer, je ne suis pas bien. Pourtant, je ne tire pas énormément par rapport à d'autres. En Ligue des champions, j'ai dû mettre 10 buts en 14 frappes (18 tirs cadrés, en fait). J'ai un très bon taux d'efficacité car je suis plus serein devant le but. Mais je peux progresser : savoir quel geste je dois faire et à quel moment, quelle surface du pied utiliser, être encore plus calme en situation de frappe. Je marche à l'instinct. Parfois, je n'ai pas le temps de réfléchir et mes pieds font le job tout seul. (Rires.)”

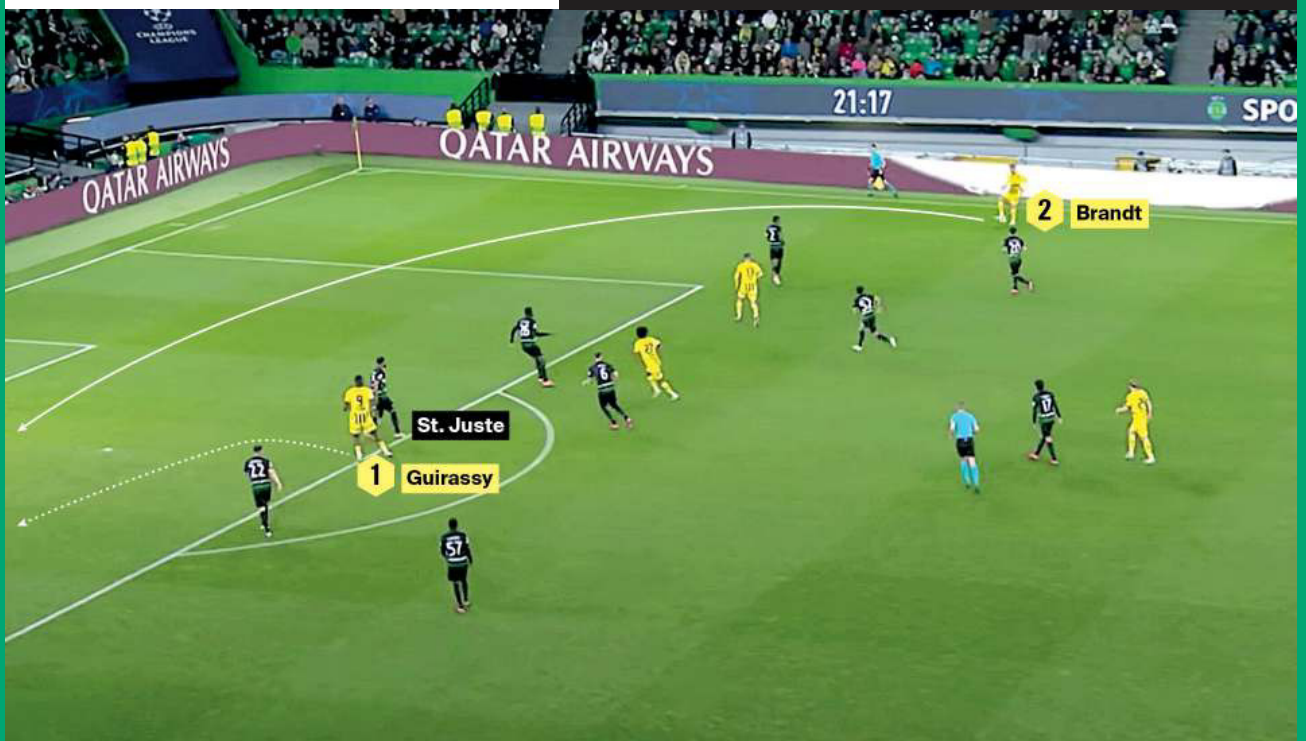
SON RAPPORT À SON VIS-À-VIS “LE PREMIER DUEL DONNE LE TON”

“Avant un match, j'analyse mes adversaires. Il y a des matches où il faut le faire en profondeur, comme quand on a affronté Barcelone (2-3, doublé de Guirassy). J'aime ce club, je regarde tous leurs matches. Avec Martinez et Cubarsi, ils jouent le hors-jeu à fond, donc j'ai travaillé avec un analyste vidéo pour comprendre comment les contrer. Bref, ça dépend des matches. Mais, comme je suis vraiment beaucoup le foot, je connais presque tous les

joueurs et leurs caractéristiques. Quand j'affronte une équipe, je sais qu'il y a tel ou tel défenseur, et j'essaie d'aller me frotter au plus faible des deux. En Ligue des champions, les adversaires ne nous connaissent pas très bien, c'est plus simple. En Bundesliga, chacun sait comment l'autre joue et je suis serré à la culotte, c'est à moi de me démenner. Dans tous les cas, le premier duel en un-contre-un donne souvent le ton. Il faut le gagner. Je ne suis pas spécialement un chambreur, mais, parfois, j'aime bien, j'avoue. (Rires.) Surtout les fois où le défenseur fait le costaud pour rien. D'ailleurs, c'est arrivé le week-end dernier (le 22 février face à l'Union Berlin, 6-0, quadruplé). Le mec (Diogo ●●●

CAS PRATIQUE NUMÉRO 1 L'INSTINCT DU BUTEUR

“J'ai mis beaucoup de buts de la tête cette saison, comme celui-là (face au Sporting Portugal, 3-0). Je sens une possibilité de centre, alors je me positionne dans le dos de l'adversaire. Je reste dans son angle mort. Brandt, il a une belle qualité de passe, donc je me tiens toujours prêt. Si le centre est trop court, je coupe au premier poteau en arrivant fort dans le dos du défenseur. S'il est trop long, il sera battu et je n'aurai plus qu'à faire le job, et c'est ce qui s'est passé. (Jerry) St. Juste lit mal la situation et, derrière, je la joue à l'instinct. Elle n'est pas facile à mettre. Le ballon m'arrive, je vois le gardien (Rui Silva) un peu avancé, alors j'essaie de la rabattre au second poteau. Ça m'a souri.”



Serhou Guirassy, ici contre le Bayern de Dayot Upamecano (1-1, le 30 novembre 2024), est l’une des rares éclaircies dans la terne saison du Borussia Dortmund en Championnat.

... Leite) me poussait même quand je n’avais pas la balle ! Et il a fini par marquer contre son camp. Je suis allé le voir et je lui ai dit : « C’est ça de faire le costaud ! » Sinon, parmi tous ceux que j’ai affrontés, le plus fort, c’est Thiago Silva (*le défenseur brésilien passé par le PSG*). J’étais très jeune, mais lui, il était trop intelligent et en avance sur moi.”

SA FORCE MENTALE “PAS BESOIN D’AMOUR POUR PERFORMER”

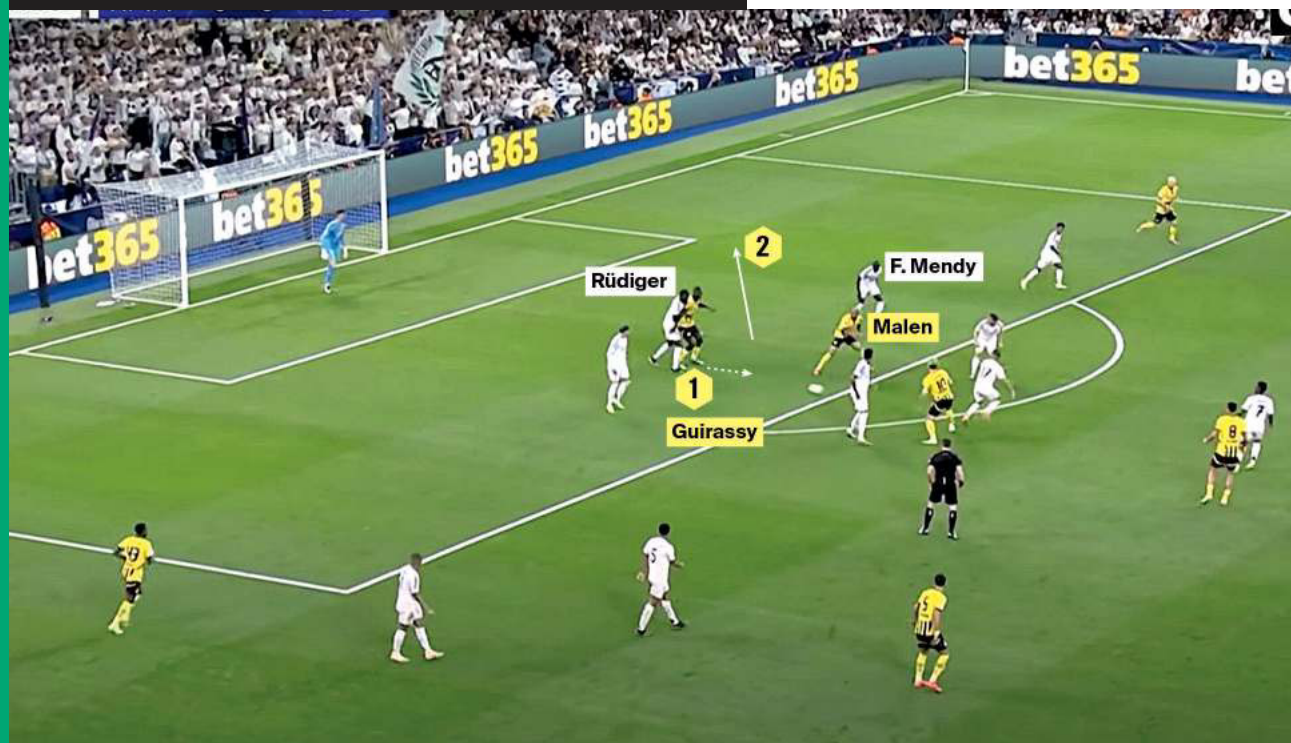
“Comme dans la vie, un footballeur passe par des moments difficiles. Je relativise toujours en me disant que ce n’est que du foot. Les gens sur



CAS PRATIQUE NUMÉRO 2 LE POINT DE FIXATION

“Je me souviens très bien de cette action (*contre le Real Madrid, 2-5*). On a un contre favorable et le ballon me vient. Je suis au duel avec Rüdiger. Il est costaud, mais je réussis à bien le caler, je m’aide de mon gabarit (1,90 m ; 88 kg). Je suis solide sur mes appuis, pourtant, je ne peux pas me retourner avec lui derrière. Et puis, frapper pour frapper, ça n’a jamais été ma façon de faire. Quand un coéquipier est mieux placé, il faut le servir. Malen se déplace bien. Il voit le trou entre Ferland Mendy et Rüdiger et il s’y engouffre en faisant un appel extérieur. C’est le seul endroit où je pouvais le servir. J’attends qu’il déclenche et je lui glisse entre les deux, en banane, et il a très bien fini.”

Internet ou Twitter (*X désormais*) peuvent parler, je suis à la limite du je-m’en-foutisme. Même Messi et Mbappé se font critiquer. C’est mieux quand tes supporters t’encouragent, mais je n’ai pas besoin d’amour pour performer. Quand tu es moins bien, il faut te réfugier dans le travail. Même si c’est encore plus facile de le faire lorsque tout va bien. C’est ma façon de procéder : je carbure, alors je me rajoute une couche de travail. Cette mentalité, je l’ai forgée grâce à ce que j’ai vécu. À Rennes, par exemple, c’était un environnement nocif. À la fin, j’ai abandonné, ça ne servait à rien : quoi que tu fasses, quand t’es la tête de turc, t’es la tête de turc. Dans





certain contextes, tu te persuades que si tu loupes ton occasion, t'es mort, et là, tout se complique. C'est trop facile de se trouver des excuses, de mettre ça sur le dos du collectif. Même quand l'équipe va moins bien, comme à Dortmund cette saison, il faut tenter de sortir son épingle du jeu."

SON EXPLOSION EN ALLEMAGNE "AU TRÈS HAUT NIVEAU, LE TALENT NE SUFFIT PAS"

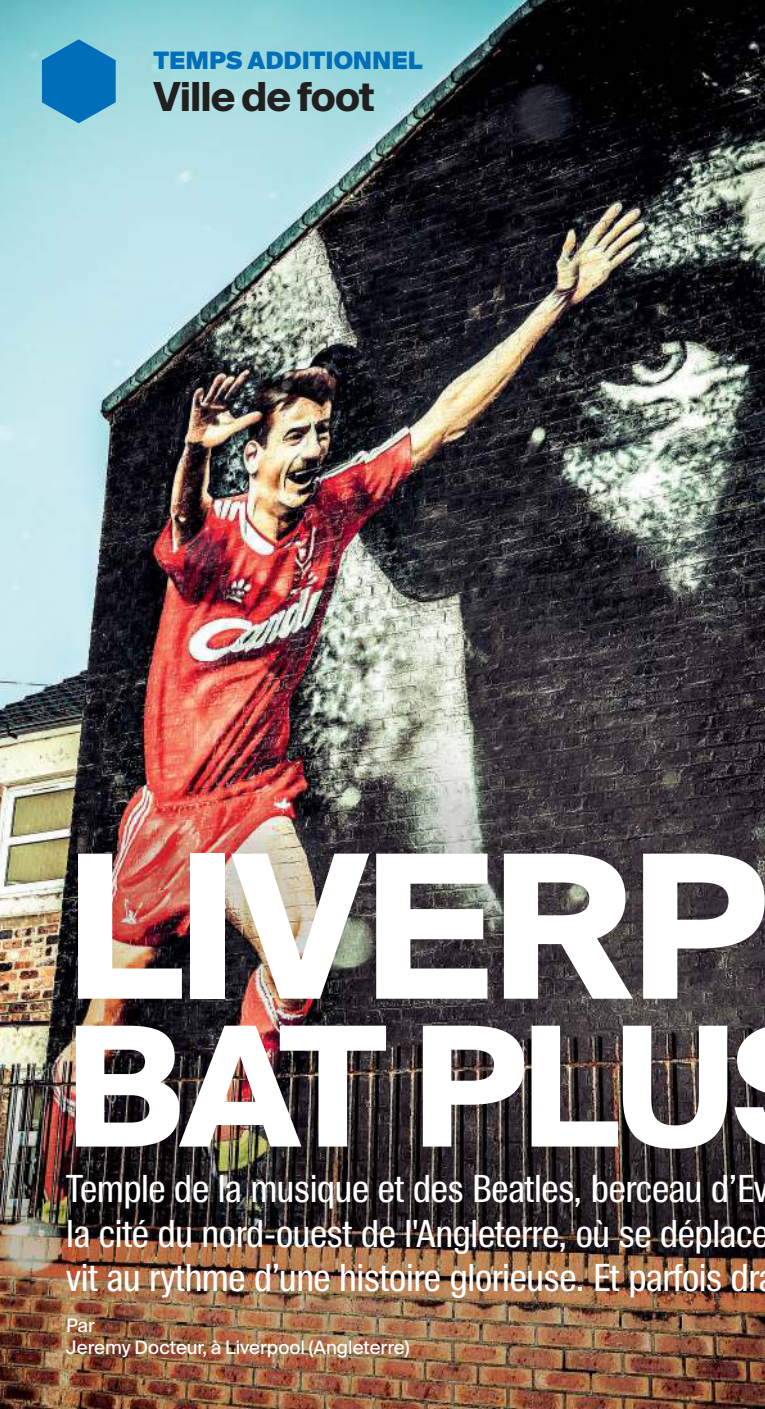
"J'enchaîne deux saisons folles mais, honnêtement, je n'ai rien changé. Je ne travaille pas plus, je ne dors pas plus, je ne fais pas plus de vidéo. C'est seulement une question de confiance. Et j'ai compris qu'au très haut niveau, le talent ne suffit pas, il faut se faire mal dans les duels, les efforts, en répétant les courses à haute intensité, plus vite et plus de fois que l'adversaire. Il vient peut-être de là, le déclic. J'ai aussi beaucoup travaillé sur l'explosivité avec mon coach personnel. À un certain niveau, tu ne peux pas te contenter de faire les entraînements. Toutes les balances ont fini par s'équilibrer : ma confiance, mon état d'esprit, notre saison magnifique à Stuttgart, un très bon entraîneur (Sebastian Hoeness)... Je comprends que ma forme étonne, mais, moi, je ne suis pas surpris. Vu les objectifs que je me fixe, où je suis, c'est le minimum. Je n'ai pas compris mon absence parmi les trente nommés au Ballon d'Or 2024, j'espère en faire partie cette année. Être meilleur à chaque match, continuer de grandir et jouer pour les plus grands clubs, c'est ça mon plan." ■ T.B.

CAS PRATIQUE NUMÉRO 3 LA PETITE DOSE DE TECHNIQUE

"Ce but est incroyable (son troisième face à Mayence, 3-1, la saison dernière avec Stuttgart). Undav, mon compère d'attaque, est au duel. C'est un joueur très intelligent, qui joue très bien avec son corps. Sans se parler, on savait où était l'autre. J'anticipe qu'il va gagner le duel et je sais à peu près où la balle va arriver. J'ai une petite avance sur mon adversaire. Quand je reçois le ballon, je sens le défenseur (Mwene) arriver derrière moi, impossible de tirer. Je lui fais un coup du sombre-ro et je vois le gardien (Zentner) sortir. Quand le ballon retombe, je fais un piqué de la tête. J'étais en pleine confiance, j'en avais marqué deux avant."



Serhou Guirassy s'est donné les moyens de ses ambitions. Il dispose d'une salle de sport chez lui et d'un coach personnel.



LIVERPOOL BAT PLUS FORT

Temple de la musique et des Beatles, berceau d'Everton et du géant européen Liverpool, la cité du nord-ouest de l'Angleterre, où se déplacera le PSG en Ligue des champions, vit au rythme d'une histoire glorieuse. Et parfois dramatique, aussi.

Par
Jeremy Docteur, à Liverpool (Angleterre)

Photos
Vincent Mercier/L'Équipe

ATLAS

Liverpool, Angleterre.

Population 485 000 habitants.

Température moyenne

l'hiver 5 °C.

Température moyenne

l'été 15 °C.

Ensoleillement

6 heures par jour en moyenne

Précipitations

140 jours de pluie par an.

“Certaines personnes pensent que le football est une question de vie ou de mort. C’est bien plus important que ça.” Reprise des centaines de fois, cette citation de Bill Shankly, légendaire entraîneur de Liverpool (1959-1974), résume à merveille la relation au ballon rond en Merseyside. “Le mot-clé, c’est la passion. Tout est orienté bleu ou rouge dès ton enfance. Tu sens cette tension, c’est comme une religion”, assure l’ex-joueur d’Everton (1993-1997), Graham Stuart, assis dans son ancien vestiaire. Comme dans d’autres villes industrielles anglaises, l’identité est liée au foot. “C’est enraciné. Tu nais dans une famille qui supporte l’une ou l’autre équipe et ça te définit. Je pourrais m’asseoir quinze minutes avec quelqu’un

et déceler son équipe de cœur. Les fans de Liverpool sont assez rêveurs, ceux d’Everton un peu plus cyniques. Avant, tu travaillais six jours ; le septième, tu allais au stade. Le monde a changé, mais ce sentiment d’appartenance, de fierté demeure”, analyse Dan Austin, journaliste et fan des Reds.

Et cela ne date pas d’hier. Everton, membre fondateur de la English Football League en 1888, a remporté son premier titre en 1891 à... Anfield. Des bisbilles autour du stade ont mené à l’inauguration d’un second, Goodison Park, et d’un nouveau club, Liverpool, en 1892. Ces enceintes, à un quart d’heure de marche, sont séparées par Stanley Park. Toujours dans le vestiaire des Toffees, Paul McParlan, historien, pointe du doigt les maillots



53

d'Abdoulaye Doucouré et d'Iliman Ndiaye, et détaille les francophones qu'il a vu évoluer. "Mon grand-père a commencé à suivre Everton dans les années 1910, mon père dans les « thirties », moi en 1960 et mon fils depuis 2000." Une filiation. "Ça n'aurait aucune importance qu'on soit dernier de League Two (D4). L'important est de sentir que ton club est spécial. Il a produit les meilleurs moments de ma vie, mais aussi les pires."

Rivaux sur le terrain, amis dans la vie

Everton est l'équipe qui a passé le plus de saisons dans l'élite (122) et, derrière Arsenal, celle qui y figure sans interruption depuis le plus longtemps. "1954! Liverpool, c'est 1962! C'est notre héritage.

Alors, quand tu perds contre eux, tu prends des congés et tu coupes les réseaux sociaux", s'amuse-t-il. Même si l'écart est important ces dernières années, la bataille reste féroce, en témoigne le dernier affrontement à Goodison Park, qui a vu les locaux égaliser à la dernière seconde grâce à James Tarkowski (2-2, 12 février). S'en sont suivies échauffourées et pluie de cartons. Graham Stuart se marre: "Avant, sur les quinze-vingt premières minutes, ce n'était pas du foot, il fallait mettre des coups. Mais, dans mon quartier, si je tombe sur un ancien de Liverpool, on s'entend bien." La rivalité est atypique, juge Paul Khan, dirigeant de Spirit of Shankly, groupe de supporters officiel des Reds. "Tu n'as pas ça entre Arsenal-Tottenham ou ●●●

PRATIQUE

Décalage horaire - 1 heure.

Distance Paris-Liverpool
800 km.

Vol Paris-Liverpool

Un par jour, 1 h 30 (sinon par Manchester, à 50 km).

Prix du billet d'avion

100 à 150 euros l'aller-retour.

Nuit d'hôtel

Entre 70 et 180 euros.

Trajet aéroport - centre-ville

30 minutes en taxi, 50 minutes en transports en commun.

Ticket de bus 2,40 euros.



Le foot est omniprésent dans les rues de Liverpool. Malgré son départ du banc des Reds la saison dernière, Jürgen Klopp affiche toujours son large sourire à l'idée de déguster une bière. Dixie Dean (ci-dessus), la légende d'Everton avec ses 60 buts en 1927-1928, accueille encore pour un temps les spectateurs à Goodison Park (en haut, page de droite). Une enceinte que les Toffees quitteront l'été prochain et dont Graham Stuart (en bas, page de droite), ancien joueur de 1993 à 1997, visite non sans émotion.

... Celtic-Rangers. Un jour de derby, on ne peut pas se voir, mais en dehors, ce n'est pas une haine comme Newcastle et Sunderland." Bob Lennon, stadier d'Everton depuis 1995, se souvient qu'avant "on profitait du temps libre avec les employés d'Anfield. On faisait des repas de Noël, on allait boire des coups."

C'est dans l'adversité que les fans se rapprochent le plus. "Les Scousers (*personnes originaires de Liverpool*) peuvent rire d'eux-mêmes, mais détestent que quelqu'un d'ailleurs se moque. Fut un temps, ce n'était pas un endroit facile : chômage, violence, drogue... Le foot était une raison de vivre", décrit Darren Griffiths, qui chapeaute les relations entre Everton et ses anciens joueurs. Plusieurs mondes cohabitent : opulence autour de la cathédrale ou du quartier historique en face du Royal Albert Dock, brouhaha permanent près de la gare centrale, allées passantes et commerçantes qui bouillonnent non loin, la zone hipsters à Baltic Triangle et son street art... Le tout dans un mélange de neuf, brique rouge, béton ou néoclassique.

Heysel, Hillsborough et haine de Thatcher

Entre 1976 et 1990, les écuries de la Mersey ont dominé la First Division : dix titres pour les Reds, ceux de 1985 et 1987 côté Everton, empêché par son voisin de disputer la Coupe des champions en raison du drame du Heysel, dans lequel les hooligans de Liverpool étaient impliqués (39 morts



ON VISITE QUOI ? Sur les traces des Beatles

1. The Waterfront et les docks historiques

Réhabilitée avec brio, c'est l'attraction touristique principale (*photo*). En venant de Baltic Triangle, on démarre une balade d'une demi-heure. On remonte la Mersey, en passant devant le majestueux Royal Albert Dock, le Tate Museum (succursale de Londres), le Musée de Liverpool, l'embarcadere des ferries, jusqu'à l'imposant Liver Building et The Three Graces. Tout le long de la marche, il y a de quoi grignoter, se poser pour un café ou un verre et observer l'autre côté de la rive.

2. Le parcours des Beatles, un pèlerinage

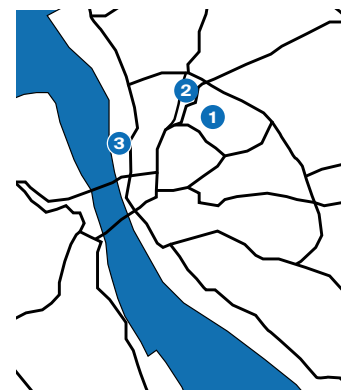
Niché dans une petite rue du centre-ville, Mathew Street, on tombe sur l'atypique *Cavern Club*, où le groupe s'est jadis produit des dizaines et des dizaines de fois il y a plus de soixante ans. Partout, dans les alentours, des graffitis, des posters, des boutiques dédiés et même le Liverpool Beatles Museum à quelques encablures. Sur les docks aussi, à dix minutes, il y a la fameuse statue des quatre artistes, the Fab Four Statue, qui rappelle la pochette de leur onzième album sur le passage piéton d'Abbey Road. L'aéroport porte même le nom de John Lennon.

3. Les deux cathédrales

Construite au XX^e siècle, la cathédrale de Liverpool, d'inspiration néogothique, est gigantesque. Elle impressionne par son style, ses nombreux vitraux et sa brique caractéristique. Cette dernière représente l'Église anglicane. L'autre, plus moderne, la Metropolitan Cathedral, est liée au diocèse catholique. Séparées par Hope Street, elles sont centrales et offrent chacune un point de vue différent sur la cité.



TEMPS ADDITIONNEL Liverpool



STADES

1. Anfield

Adresse Anfield Rd, Anfield, Liverpool L4 0TH.

Club résident Everton (1884-1892), Liverpool (depuis 1892).

Inauguration 1884.

Capacité 61 276 places.

2. Goodison Park

(bientôt détruit).

Adresse Goodison Rd, Liverpool L4 4EL.

Club résident Everton (jusqu'en mai 2025).

Inauguration 1892.

Capacité 39 572 places.

3. Everton Stadium

Adresse Bramley-Moore Dock, Vauxhall, Liverpool.

Club résident Everton (dès la saison 2025-2026).

Inauguration 2025.

Capacité 52 888 places.

dans un mouvement de foule lors de la finale de C1 contre la Juventus le 29 mai 1985) et qui conduira à l'interdiction des clubs anglais en Coupes d'Europe durant cinq ans. C'est aussi dans cette décennie faite de drames et de succès que la très conservatrice Margaret Thatcher a régné sur le Royaume-Uni (1979-1990). "Difficile de trouver quelqu'un de plus détesté dans le monde que Thatcher à Liverpool. C'est une figure de haine et de colère sincère", décrit le journaliste Dan Austin.

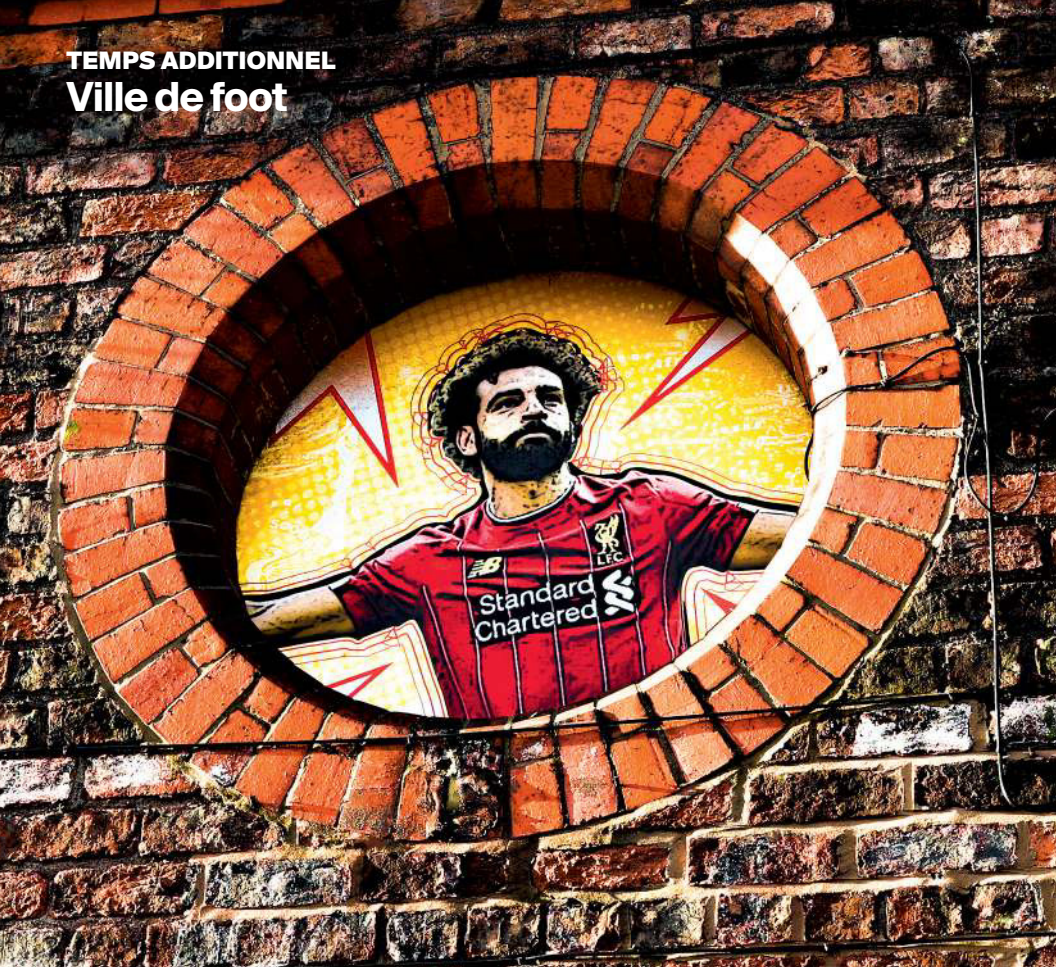
Dans les seventies, la pauvreté est palpable, l'industrie en berne. Les grèves de dockers sont monnaie courante et des émeutes éclatent. "Il y avait des bidonvilles, avec un seul WC dans la rue. Des documents déclassifiés ont montré que les habitants et le conseil municipal (*Labour*: issu du parti travailliste, classé à gauche) étaient vus comme des pestiférés. Il y avait un plan secret de déclin contrôlé: si on ne leur donne rien, ils vont partir, fini la protestation." En réponse, les autorités locales ont pris des mesures radicales, dépensant plus que le budget alloué. "Thatcher a menacé d'envoyer un bateau de la Royal Navy. Dans les écoles, on l'appelait la voleuse de lait car elle a mis fin à la distribution gratuite. Ceux nés ici apprennent très tôt cette culture anti-establishment."

À bien des égards, les 80's étaient synonymes d'union contre le gouvernement. Dans ce contexte, pas de rivalité footballistique. Le 15 avril 1989, Nottingham Forest et Liverpool s'affrontent en

demies de FA Cup dans le stade d'Hillsborough, à Sheffield. 97 personnes perdent la vie là encore. Mais, cette fois, les supporters de Liverpool sont victimes pas coupables. Plus de vingt ans après, en 2012, un rapport indépendant confirmera les fautes de la police, la lenteur des secours et les failles dans la sécurité, ce qui conduira à un nouveau procès en 2019. "La police a couvert ceux au pouvoir pour protéger leur réputation. Certains ont cru aux mensonges des journaux, de l'État qui avaient affirmé que les supporters pillaient les corps. Les Liverpooliens sont encore méprisés à cause de ça. Les cicatrices restent", décrit Dan Austin. Pendant longtemps, les supporters des Reds, traumatisés également récemment par le chaos de l'organisation de la finale de C1 au Stade de France en 2022, ont été pointés du doigt. "Les Evertonians sont venus nous soutenir. Il a fallu plus de trente ans pour que justice soit rendue", réplique Paul Khan, le dirigeant du groupe de supporters. En 2013, feu Bill Kenwright, président d'Everton, a tenu un discours d'hommage devant le Kop d'Anfield. "Il y a le sentiment qu'on est différents du reste du pays, négligés par Londres", martèle l'historien Paul McParlan.

Foot et musique, l'attraction touristique

Dans ce coin du nord-ouest de l'Angleterre, l'immigration a toujours été importante: Asie (Inde notamment), Europe de l'Est, Scandinavie ...



L'imposant Royal Liver Building (à droite) domine les bords de la Mersey depuis 1911. Considéré comme le bâtiment le plus populaire de la ville, ce monument en cache un autre : l'attaquant égyptien Mohamed Salah, dont l'image fait le bonheur des street artistes. En haut à droite, Paul Khan, dirigeant de Spirit of Shankly, association de supporters officielle des Reds.

... ou Afrique et une forte communauté irlandaise. Au XVIII^e siècle, Liverpool était un modeste port de pêche avant de devenir un lieu stratégique du commerce d'esclaves. Par la suite, à mesure que l'Empire déclinait et que les quais tombaient en désuétude, l'économie est passée des échanges et du transport au tourisme et à la culture. "Foot et musique ont pris le relais, les Beatles sont devenus mondialement connus. En parallèle, Liverpool était l'une des meilleures équipes. En gros, si le club est bon, ça veut dire plus de visiteurs, d'investissements potentiels. Les gens sont conscients que ça peut avoir un impact réel sur leur vie", souligne le journaliste Dan Austin. Jusqu'au Brexit (ici, en 2016, 58 % ont voté contre), des fonds massifs venaient de l'Union européenne. "L'argent a été utilisé pour redynamiser centre-ville, transports, docks..." En 2008, la ville était même nommée capitale européenne de la culture. "Le Brexit ? Un putain de fiasco", estime le supporter des Reds Paul Khan.

Fans vigilants et investis

Visiter Liverpool, c'est aimer sa bourgade un peu folle, peuplée de passionnés au cœur rouge ou bleu qui adorent se marrer avec leur fort accent. Et quand l'obscurité reprend ses droits, tout se métamorphose. Qu'importe qu'une tempête fasse rage, pas besoin de manteau ni même de pull, il y a de quoi se réchauffer dans les bars bondés et plein

de musiciens. La musique est omniprésente ici. Et le karaoké a une cote dingue, même à 10 heures du matin.

Au milieu, le foot n'est jamais loin. Alors qu'au fond du pub des cris célèbrent un but concédé par Arsenal, Paul Khan se retourne, puis reprend : "Pendant vingt-huit ans, j'habitais à sept rues d'Anfield. C'est pour ça que je suis autant passionné." Son association Spirit of Shankly mène campagne contre le prix des billets. "Si le club veut vendre sa marque, l'ambiance à Anfield, le Kop, il faut protéger la culture, veiller à ce que les locaux puissent venir et ne pas exploiter la loyauté des fans. Si un État reprenait le club, certains s'en moqueraient. Pour nous, c'est vital de ne pas acheter le succès comme Chelsea ou Manchester City. On a un milliardaire comme proprio (*Fenway Sports Group, depuis 2010*), mais on s'est battu pour ne pas vendre à n'importe qui."

En 2015, en coopération avec ses homologues de la Blue Union d'Everton, des collectes de vivres ont vu le jour. "On récupère des milliers de pounds par an et une tonne de nourriture par match. On est comme un marché ambulant avec nos camions. Tu viens, tu paies une petite somme et tu repars avec un panier complet." D'autres initiatives existent. "Une pièce de théâtre avec des enfants sur l'histoire des deux clubs, des ateliers d'art, de musique, de bien-être... Et il n'y a aucune obligation d'être fan de football."



Des deux côtés, cette saison pourrait être historique. Les Reds ont tourné la page après neuf ans avec Jürgen Klopp, que Paul Khan, le responsable de l'association de supporters, compare à Bill Shankly. "Ils n'étaient pas d'ici mais ils ont senti le potentiel, la passion pour créer cette connexion." L'Écossais dispose d'une statue devant Anfield, tout comme Bob Paisley (1974-1983), son adjoint érigé lui aussi au rang de légende. Liverpool a remporté la C1 en 2019 et la Premier League en 2020, trente ans après le dernier sacre. "Domage qu'il y ait eu le Covid. Les gens auraient fait la fête durant une semaine. C'était formidable, mais il manquait quelque chose." Le journaliste Dan Austin en est persuadé : "Un jour, on gagnera le titre dans un stade plein." Cette année, l'affaire semble bien embarquée avec Arne Slot. "Mais, même avec 20 points d'avance, on ne serait pas sereins. Il y a eu tant de déceptions", chuchote Paul Khan.

Les dernières heures de Goodison Park

Côté Everton, la vente au Friedkin Group, déjà propriétaire de l'AS Rome, a été conclue. David Moyes, aux manettes de 2002 à 2013, a fait son retour. Il s'agit désormais d'ouvrir un nouveau chapitre. En 2025-2026 les Toffees auront un nouvel antre. L'adieu à Goodison Park est un déchirement. "Il y a un petit bout d'histoire dans chaque brique. Autour, il y a une route, un parc, un cimetière, des

maisons... Une église est littéralement collée. Tu ne peux pas t'étendre", décrit Darren Griffiths, fataliste. Le responsable des relations entre Everton et ses anciens joueurs ajoute quand même : "La localisation, sur Bramley-Moore Dock, au bord de la Mersey, est fabuleuse. Quand les touristes passeront en bateau, c'est la première chose qu'ils verront. Il a fallu tout enlever, le sable, même des bateaux et vérifier que d'anciennes bombes n'étaient pas présentes." Un nouveau jardin qui a impressionné Bob Lennon, le stadier d'Everton. "Ça m'a rappelé le Colisée de Rome. J'imagine des fans dans d'énormes tribunes et des gladiateurs se battant au milieu."

Sondés, les supporters ont martelé leur souhait de conserver la proximité des gradins avec le terrain. "C'est important pour eux, s'ils pensent que tu ne te bats pas pour le maillot, ils veulent te le faire savoir", s'amuse l'ancien joueur Graham Stuart. Pour les Toffees, ce déménagement pourrait permettre de retrouver le lustre d'antan. Le dernier titre remonte à la Cup 1995. "On va renverser les choses", martèle Stuart, qui pointe une citation d'Alan Ball (245 matches entre 1966 et 1971) près des vestiaires : "Une fois qu'Everton te touche, plus rien ne sera jamais pareil." En tout cas, l'histoire est gravée : depuis le premier derby à Goodison Park en 1894, le bilan restera de 38 nuls et 41 succès pour chaque équipe. On se quitte bons amis, comme toujours. ● J. Doc.



Les Beatles ont placé Liverpool, ses docks et ses fish and chips sur la carte du monde. Mais Brian Epstein, le manager des Fab Four, leur a toujours interdit de révéler qui des Reds ou des Toffees avaient leur faveur. Dans la cité du nord-ouest de l'Angleterre, le Liverpool FC et ses fans ont désormais bien plus d'occasions de se réjouir que leur voisin Everton, dont le dernier titre, la Cup, remonte à 1995.



BALLON D'OR

Sur les traces de...



XAVI, SON ŒUVRE

Légende du Barça et de l'Espagne, l'ancien milieu, après un passage mouvementé sur le banc blaugrana, attend un nouveau défi. L'occasion de revenir avec lui sur son exceptionnelle carrière de joueur et ses débuts d'entraîneur.

Par Florent Torchut, à Barcelone (Espagne). Photos Pierre Mérimée/L'Équipe



Le ton est donné, avant même d'avoir franchi la porte de son duplex situé dans le quartier barcelonais de Sant-Gervasi. "Salid y disfrutad. Johan Cruyff", soit "Sortez sur le terrain et amusez-vous", annonce en guise d'accueil le paillason de notre hôte. "Cruyff m'a énormément marqué, pour moi le football est avant tout un jeu", explique d'emblée Xavi, en écho à cette philosophie qu'il a fait sienne depuis son entrée à la Masia, le centre de formation du FC Barcelone, à l'âge de 11 ans, en 1991.

"Bien sûr, l'objectif est de gagner, mais cela vient tout seul si vous jouez bien et que vous prenez du plaisir sur le terrain. Ma philosophie repose sur quatre P. La

pression pour récupérer rapidement « notre » ballon, car on doit partir du principe qu'il est à nous. La possession, car si je n'ai pas le ballon 90 % du temps, je souffre. La position : chacun occupe une zone et sait où se trouve son coéquipier. La perception, c'est-à-dire comprendre le jeu et anticiper pour prendre les meilleures décisions. J'ajouterais même un cinquième P : la passion, car si le joueur est épanoui, il va connaître le succès plus naturellement."

Retour programmé l'été prochain

Après trois saisons éprouvantes à essayer d'appliquer ses principes comme entraîneur du Barça, celui qui a fêté ses 45 ans

en janvier dernier a pris une pause. Durant cette année sabbatique en cours, il ne cesse de dévorer des matches. Car Xavi est bien décidé à signer son retour sur un banc de touche l'été prochain. "J'aime regarder les équipes qui jouent au ballon d'une manière ou d'une autre, raconte-t-il sans surprise. Des entraîneurs tels que Pep Guardiola (*Manchester City*), Arne Slot (*Liverpool*), le Bayern Munich de Vincent Kompany, le Bayer Leverkusen de Xabi Alonso, l'Arsenal de Mikel Arteta... J'observe aussi Tottenham, Newcastle, le travail de Nuno Espirito Santo à Nottingham Forest, celui de Roberto De Zerbi à Marseille, de Luis Enrique à Paris. Mais ●●●





BALLON D'OR

Sur les traces de...



Le temps des modèles. Avant de devenir le maître à jouer des Blaugranas et de l'Espagne, le jeune Xavi Hernandez a côtoyé les plus grands : Johan Cruyff, le génial architecte du Barça (en haut, à gauche), Zinédine Zidane, l'artiste (ci-contre, à gauche), et Ronaldinho, le magicien.



“Comme entraîneur, j’ai envie de gagner la Ligue des champions, l’Euro, le Mondial...” Xavi

... aussi les Championnats qatarien, saoudien, portugais...”

Y en a-t-il un qui l’attire plus particulièrement ? “Non, je suis ouvert. Pourquoi pas entraîner une autre équipe de Liga ? Je cherche un projet enthousiasmant, j’ai l’ambition de gagner des trophées. C’est l’objectif principal. Je serai à l’écoute des différentes offres. Pourquoi ne pas aussi prendre en main une sélection et jouer une qualification pour la Coupe du monde ?” Et quid de la Ligue 1 ? “Cette saison j’ai surtout vu les clubs français qui disputent la Ligue des champions (*Paris-SG, Brest, Monaco et Lille*) et aussi l’Olympique de Marseille. C’est difficile de concurrencer le PSG, qui a un projet merveilleux et une équipe extraordinaire... C’est intéressant de voir quelles solutions Luis Enrique tente de trouver face aux blocs bas,

avec une possession largement favorable en Championnat.”

Religion et Bernd Schuster

Après une carrière de footballeur au sommet, l’ancien milieu de terrain nourrit évidemment de grandes ambitions dans sa seconde vie. “Je souhaite que mes joueurs prennent du plaisir, qu’ils développent un football attrayant pour les supporters et gagnent des titres. J’ai envie de gagner la Ligue des champions, l’Euro, le Mondial...” Comme joueur, il l’a déjà fait avec l’Espagne et le Barça, le club de sa vie malgré la séparation l’été dernier. “Je n’oublierai jamais ce jour où mon grand-père a invité toute ma famille à aller voir un match au Camp Nou, à l’occasion d’un trophée Joan Gamper (*match amical annuel organisé en août en hommage au fondateur du club*). Pour nous, le Barça c’est bien plus que du foot, c’est presque une religion. Quand j’ai aperçu Bernd Schuster sous les projecteurs avec sa chevelure blonde, j’ai été émerveillé. Par la façon dont il jouait, ce stade, cette équipe...”

Comment aurait-il pu en être autrement, avec un cercle familial mordu de ballon rond ? “Avec mes trois frères et ma sœur, on passait toute la journée à courir

Le classement de 2009

1. Lionel Messi (ARG, FC Barcelone), 473 pts
2. C. Ronaldo (POR, Man United, Real), 233 pts
3. Xavi (ESP, FC Barcelone), 170 pts
4. Andrés Iniesta (ESP, FC Barcelone), 149 pts
5. Samuel Eto'o (CAM, FC Barcelone, Inter), 75 pts
6. Kaká (Brésil, AC Milan, Real Madrid), 58 pts
7. Zlatan Ibrahimovic (SUE, Inter, FC Barcelone), 50 pts
8. Wayne Rooney (ANG, Man United), 35 pts
9. Didier Drogba (CIV, Chelsea), 33 pts
10. Steven Gerrard (ANG, Liverpool), 32 pts
11. Fernando Torres (ESP, Liverpool), 22 pts
12. Cesc Fabregas (ESP, Arsenal), 13 pts
13. Edin Dzeko (BOS, Wolfsburg), 12 pts
14. Ryan Giggs (GAL, Man United), 11 pts
15. Thierry Henry (FRA, FC Barcelone), 9 pts
16. Nemanja Vidic (SER, Man United), 8 pts
- Luis Fabiano (BRE, Séville FC), 8 pts
- Iker Casillas (ESP, Real Madrid), 8 pts
19. Diego Forlan (URU, Atlético Madrid), 7 pts
20. Yoann Gourcuff (FRA, Bordeaux), 6 pts
21. Andreï Archavine (RUS, Arsenal), 5 pts
- Julio César (BRE, Inter Milan), 5 pts
- Frank Lampard (ANG, Chelsea), 5 pts
24. Maicon (BRE, Inter Milan), 4 pts
25. Diego (BRE, Brême, Juventus Turin), 3 pts
26. David Villa (ESP, Valence CF), 2 pts
- John Terry (ANG, Chelsea), 2 pts
28. Franck Ribéry (FRA, Bayern Munich), 1 pt
- Yaya Touré (CIV, FC Barcelone), 1 pt
30. Karim Benzema (FRA, Lyon, Real Madrid), 0 pt.



après un ballon à la maison, on détruisait tout, s'esclaffe le natif de Terrassa, à une trentaine kilomètres au nord de Barcelone. Chez moi, ça respirait le football, on en parlait quasiment vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mon père a joué à un bon niveau (*principalement en D3 espagnole*), mon grand-père a été président d'une école de football et ma mère aussi adore ça. Dès que j'avais un moment de libre entre les cours, matin et après-midi, j'allais sur la place pour jouer au foot et le soir j'allais m'entraîner."

Sept ans à la Masia

En 1991, Xavi reçoit un coup de fil qui va changer son existence. "Quand le Barça m'a appelé, ce fut l'un des plus beaux jours

"Louis van Gaal croyait en moi, parfois plus que moi-même" Xavi



de ma vie, confie l'ancien milieu de terrain. À partir de là, je suis devenu quasiment professionnel, j'ai consacré mon corps et toute mon âme au football : les horaires, la discipline, l'alimentation. Cela n'a pas été trop difficile pour moi car à la maison, on était assez stricts sur ces aspects-là." Après sept ans à répéter ses gammes au sein de la Masia, Louis van Gaal le convoque en équipe première en 1998, alors qu'il est tout juste majeur.

"Je suis quelqu'un de petit (1,70 m), léger, je ne suis ni puissant ni particulièrement rapide, mais le modèle de jeu « cruyffiste » correspondait parfaitement à mes qualités footballistiques, souligne le quadruple vainqueur de la Ligue des champions sous la tunique catalane. Mon football reposait sur la réflexion, la capacité à repérer les espaces libres sur le terrain, à identifier les zones où il y avait moins d'adversaires pour attaquer. Je me trouvais donc au bon endroit, au bon moment. J'éprouve une immense gratitude envers tous les entraîneurs qui ont prolongé cette philosophie de jeu et en particulier envers Louis van Gaal, qui a misé sur moi et me répétait que j'avais un talent incroyable. Il croyait en moi, parfois plus que moi-même."

Ses premières années avec le maillot blaugrana ne sont pourtant pas idylliques, loin de là. Régulièrement, les socios conspuent l'équipe et agitent leurs mouchoirs pour réclamer la tête des entraîneurs devant la pauvreté du jeu pratiqué et le manque de résultats. Durant cinq saisons, entre 1999 et 2004, le club ne remporte aucun titre. "Le départ de Luis Figo en 2000 a été un énorme coup de massue, analyse aujourd'hui Xavi. Imaginez, c'était un peu comme si Lionel Messi, à son apogée, avait quitté le club après avoir remporté le Ballon d'Or. Figo était notre capitaine, notre meilleur joueur, et il a rejoint notre éternel rival (*le Real Madrid*). Avec Carles Puyol, Víctor Valdés, Iniesta, Gabri, comme moi des enfants du club, on a énormément souffert. On a mis trois, quatre ans à relever la tête. Avec le recul, je me dis que j'ai vécu à la fois le pire et le meilleur moment de l'histoire du Barça."

Traversée du désert et renaissance

Car, à cette rude traversée du désert succède une formidable renaissance, impulsée dès 2003 par Frank Rijkaard, recommandé par Johan Cruyff au nouveau président, Joan Laporta. "Frank venait de l'école néerlandaise et suivait une

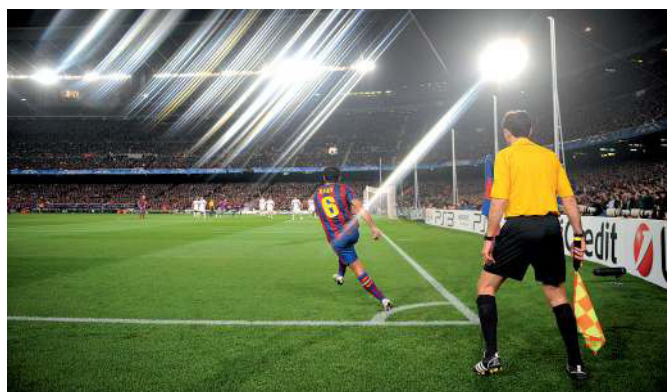


BALLON D'OR

Sur les traces de...



Le temps des triomphes. Avec le Barça, Xavi a formé avec ses comparses Andrés Iniesta et Lionel Messi (à gauche) un irrésistible trio trustant le podium du Ballon d'Or 2010. En sélection, ici au côté de Sergio Busquets, l'Euro 2012 remporté par l'Espagne a conclu quatre années de succès marquées par l'autre sacre continental de 2008 et le titre mondial en 2010.



♦♦♦ ligne directrice proche de celle de Cruyff, relève l'ex-créditeur blaugrana. Petit à petit, on a retrouvé un certain ordre qui avait été perdu durant ces années compliquées. En parallèle, de grands joueurs ont rejoint l'équipe : Ronaldinho, Eto'o, Deco, Giuly, Rafa Marquez... Ils nous ont permis, nous les joueurs du centre de formation, de grandir et de retrouver le chemin du succès." Avec le coach orange sur le banc, les Barcelonais remportent notamment deux Ligas et une Ligue des champions en 2006, la deuxième à l'époque de l'histoire du club. "Ça a aussi été un tournant au niveau personnel, observe l'Espagnol. Nous, les joueurs formés au club, étions très critiqués. On disait qu'on n'avait pas la mentalité pour gagner des titres. C'était dur à entendre. Après ces titres, on n'avait plus aucune limite."

La nomination de Pep Guardiola à l'été 2008 fait basculer le Barça dans une autre dimension, celle des formations qui ont marqué l'histoire du jeu. "Cela faisait deux ans que nous n'avions rien gagné, plusieurs entraîneurs étaient évoqués : des Brésiliens, des Portugais..., se remémore l'ancien stratège. On demande alors à Cruyff qui, selon lui, devrait prendre les rênes du Barça. Il répond sans hésiter :

« Guardiola », qui entraînait alors la réserve. Je me suis immédiatement dit : « Avec lui, on va faire de grandes choses. » J'avais joué à ses côtés et je savais que c'était un perfectionniste, obsédé par notre philosophie de jeu, exigeant, travailleur... J'étais convaincu qu'il réussirait."

Sous sa direction, Xavi devient le métronome du Barça et un immense champion. "Jusqu'à mes 24 ans, je me sentais petit, fragile. Quand on affrontait le

Masia, avec le plus grand joueur de l'histoire, Lionel Messi. Je ne sais pas si nous sommes la meilleure équipe de tous les temps, mais le simple fait d'être cité parmi les quatre ou cinq équipes qui peuvent y prétendre est un immense privilège."

Ballon de bronze et Dream Team

Cette mainmise sur le football au tournant des années 2000-2010 ne lui a pourtant pas permis de décrocher le Ballon d'Or.

"Jusqu'à 24 ans, je me sentais fragile. Mais, cette saison-là, j'ai compris que je pouvais rivaliser avec n'importe qui" Xavi

Liverpool de Steven Gerrard, le Chelsea de Frank Lampard ou le Milan d'Andrea Pirlo, je me disais : « Ouh là, ça va être compliqué. » Mais, cette saison-là, j'ai compris que je pouvais rivaliser avec n'importe qui et j'ai pu atteindre le sommet de ma carrière. J'avais une compréhension totale du jeu, une condition physique optimale et, collectivement, nous avons atteint une plénitude. Ce Barça restera dans les mémoires. On avait la meilleure génération de l'histoire de l'Espagne, formée à la

Pas de quoi le chiffonner, jure-t-il. "Je ne me considère pas meilleur footballeur que Lionel Messi ou Cristiano Ronaldo, vainqueurs du Ballon d'Or ces années-là, pas du tout. J'étais un créateur de jeu, mais je n'avais pas la capacité de gagner un match à moi tout seul. Je suis fier d'avoir fini trois fois troisième (son meilleur classement en 2009, 2010 et 2011), même si un Ballon de bronze n'est pas remis officiellement. C'est dommage, j'aimerais bien que France Football m'en donne pour les exposer ♦♦♦



BALLON D'OR

Sur les traces de...



Le temps de la reconnaissance.
Au fil des saisons et des victoires (ici la C1 2015), le joueur a forcé le respect de ses pairs dont Michel Platini, alors président de l'UEFA. L'entraîneur, lui, a suscité l'adhésion de son groupe comme lors du gain de la Liga en 2023. Le jeune espoir issu de la Masia ne pouvait rêver plus beau destin.



Xavier Hernandez Creus, dit Xavi

45 ans. Né le 25 janvier 1980, à Terrassa (Espagne). 1,70 m ; 68 kg. Milieu. International espagnol (133 sélections, 12 buts).

Parcours de joueur

FC Barcelone (1991-2015), Al-Sadd (QAT, 2015-2019).

Parcours d'entraîneur

Al-Sadd (2019-novembre 2021), FC Barcelone (novembre 2021-2024).

Palmarès de joueur

Coupe du monde 2010 ; Euro 2008 et 2012 ; Coupe du monde des clubs 2009 et 2011 ; Supercoupe d'Europe 2009 et 2011 ; Ligue des champions 2006, 2009, 2011 et 2015 ; Championnat d'Espagne 1999, 2005, 2006, 2009, 2010, 2011, 2013 et 2015 ; Supercoupe d'Espagne 2005, 2006, 2009, 2010, 2011 et 2013 ; Coupe d'Espagne 2009, 2012 et 2015 ; Championnat du Qatar 2019 ; Supercoupe du Qatar 2017 ; Coupe du Qatar 2017.

Palmarès d'entraîneur

Championnat d'Espagne 2023 ; Supercoupe d'Espagne 2023 ; Championnat du Qatar 2021 ; Supercoupe du Qatar 2019 ; Coupe du Qatar 2020 et 2021 ; Coupe de la Ligue du Qatar 2020 et 2021 ; Coupe des étoiles du Qatar 2020.

... dans mon musée! (*Rires.*)” À l’instar d’Andrés Iniesta lors de sa cérémonie d’adieu l’an dernier, il préfère retenir ce podium du Ballon d’Or trusté en 2010 par les trois meilleurs élèves de l’école blaugrana. “Cette photo avec mes amis Andrés et Leo est historique, incroyable. Pour moi, c’est la victoire d’une philosophie, une reconnaissance unique de notre style et de notre héritage.”

En 2020, *France Football* l’a honoré pour l’ensemble de son œuvre, en lui offrant une place aux côtés de Pelé, Diego Maradona, Zinédine Zidane et consorts au sein de la Ballon d’Or Dream Team, le meilleur onze de l’histoire du football. La couverture de ce numéro exceptionnel figure d’ailleurs en bonne place dans son musée personnel, entourée de sa pléthorique collection de médailles. “J’ai pu partager ce bonheur avec mes enfants qui ne m’ont jamais vu jouer”, glisse le champion du monde 2010 et double vainqueur de l’Euro en 2008 et 2012.

Les mots de Luis Enrique

Car Xavi a aussi tout raflé sous le maillot de l’Espagne, jusque-là régulièrement mentionnée parmi les équipes favorites mais sacrée une seule fois (Coupe d’Euro-

pe des nations 1964). “Avant, c’était utopique qu’un joueur espagnol soulève la coupe du monde. C’était un honneur réservé aux Italiens, aux Allemands, aux Brésiliens, aux Argentins... Avec cette génération 2008-2012, nous avons changé cette mentalité. Avant, atteindre les quarts de finale était déjà une réussite. Aujourd’hui, si on ne gagne pas, cela ressemble presque à un échec. Nous avons changé l’histoire du football espagnol. Cette équipe restera dans les mémoires pour toujours.”

L’ancien numéro 8 de la sélection ibérique rend hommage à Luis Aragonés, sur le banc lors de la victoire à l’Euro 2008. “Luis nous a donné un sentiment d’appartenance, nous étions comme une famille au sein de la sélection. J’étais heureux d’aller aux rassemblements à Madrid. Il nous parlait individuellement et nous répétait : « Tu es le meilleur. » À moi, à David Villa, à Sergio Ramos, à Andrés Iniesta, à David Silva, à

“Cette photo avec mes amis, Andrés et Leo, c’est la victoire d’une philosophie” xavi



Fernando Torres, à Iker Casillas... Toute cette génération a été portée par la confiance qu'il nous a donnée, puis Vicente Del Bosque a parfaitement pris le relais."

Avant de refermer le chapitre d'une vie au Barça, il s'est offert un dernier tour d'honneur rêvé, sur le fil. "En 2014, j'avais en tête de partir après avoir perdu la Liga à domicile (*nul à la dernière journée face à l'Atlético de Madrid, sacré champion*) et vécu un Mondial au Brésil très compliqué avec l'Espagne (*élimination au premier tour*). J'avais une offre du New York City et je me disais que c'était le bon moment pour quitter le football européen, à 34 ans. Mais Luis Enrique, le nouvel entraîneur du Barça, m'a dit : « Reste, tu seras capitaine et on va tout gagner. » J'ai alors pris ma retraite internationale et j'ai vécu une année exceptionnelle, la meilleure fin de carrière qu'un sportif puisse imaginer."

Doha, la découverte d'un autre football

Sous l'impulsion du trident Messi-Neymar-Luis Suarez, le Barça glane un nouveau triplé Liga, Coupe du Roi, Ligue des champions en 2015. Xavi, lui, tire sa révérence pour s'offrir une préretraite dorée sous le maillot d'Al-Sadd, au Qatar. "C'était d'abord un projet de vie, dans un pays plus calme,

"Notre génération 2008-2012 a changé l'histoire du football espagnol. Cette équipe restera dans les mémoires" Xavi

avec moins de pression, nuance-t-il. Mes enfants sont nés à Doha et nous considérons le Qatar comme notre deuxième maison. J'ai par ailleurs été impliqué dans les préparatifs de la Coupe du monde (*en novembre-décembre 2022*) et cela m'a permis de préparer ma reconversion. Des entraîneurs tels que Massimiliano Allegri, Pep Guardiola et Hansi Flick (*son successeur cette saison sur le banc du Barça*) nous ont rendu visite, j'ai participé à des conférences et j'ai ainsi pu me former."

Après quatre saisons sous le maillot d'Al-Sadd, il raccroche les crampons et prend les rênes de l'équipe en 2019 pour les débuts de sa carrière d'entraîneur. "Là-bas, j'ai découvert un football différent, éloigné des principes de Cruyff, indique Xavi. Certains entraîneurs privilégiaient la contre-attaque, le bloc bas, la défense en zone et la transition rapide, choses que je n'avais jamais travaillées pendant ma carrière." Le jeune coach valorise aujourd'hui cet apprentissage qui l'a incité à sortir de sa zone de confort.

"Cela m'a poussé à réfléchir à ma propre vision du jeu. Lorsqu'on est entraîneur, on doit maîtriser toutes les facettes du football : les transitions, les coups de pied arrêtés – qui représentent près d'un quart des buts mondiaux d'après une étude de la FIFA –, l'aspect physique. Le joueur est devenu un athlète, le jeu s'est accéléré : en trois secondes, une récupération se transforme en attaque. Au Barça, on dominait l'adversaire, peu d'entraîneurs pratiquaient la pression haute. Maintenant, tout le monde le fait pour récupérer vite le ballon. Il faut donc travailler la sortie de balle, le bloc moyen, sans négliger aucun détail."

Retour au Barça et remise en ordre

Son éducation footballistique et son rôle de plaque tournante ont nourri sa science du jeu. "J'ai suivi un master de football tout au long de ma carrière, constate la légende catalane. La Masia et mon poste de milieu m'ont conféré un avantage : j'ai toujours vu le football dans son ensemble. Je ne pensais pas seulement à défendre ●●●



Le temps des hommages. Que ce soit chez ses adversaires, ici le Munichois Stefan Effenberg lors de la Ligue des champions 1998, ou chez les supporters, le natif de Terrassa a laissé l'image d'un joueur élégant sur et en dehors du terrain, avec en point d'orgue la Coupe du monde remportée en 2010, en Afrique du Sud.



... ou à attaquer, mais à construire. Je me projetais sur le fonctionnement global de l'équipe. Pour moi, les meilleurs entraîneurs sont des anciens milieux de terrain : Pep Guardiola, Louis van Gaal, Carlo Ancelotti, Xabi Alonso, Mikel Arteta..." En novembre 2021, il signe son grand retour au Barça, six ans à peine après l'avoir quitté en tant que joueur. Comme une évidence. "Le Barça était déjà venu me chercher deux fois avant l'appel de (Joan) Laporta (*le président*), mais je ne me sentais pas encore prêt, confesse Xavi. Là, je sortais de deux saisons et demie à Al-Sadd lors desquelles j'avais pu me former, tester des choses et gagner des titres."

Le FC Barcelone traverse alors une crise sportive et institutionnelle, avec le départ inattendu l'été précédent de Lionel Messi vers le Paris-SG, et un affaiblissement global de son effectif. "Il fallait remettre de l'ordre, martèle le technicien. Ma première année et demie au Barça a été très, très bonne. Nous avions un bon projet avec Mateu Alemany et Jordi Cruyff (*en charge de la direction sportive*), qui nous a permis de finir deuxième de Liga, avant de gagner le Championnat (*en 2023*), ainsi que la Supercoupe d'Espagne. Puis, les résultats ont été moins bons. Le départ

de Jordi et Mateu (*remplacés par Deco*) a été un coup dur."

Isolement et nouvelle génération

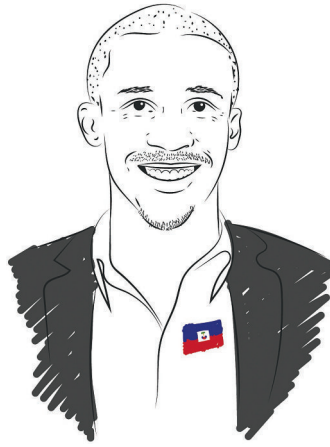
Lors de l'exercice 2023-2024, sa troisième et dernière saison sur le banc blaugrana, il se retrouve isolé. Sa formation chute contre le PSG en quarts de la Ligue des champions (3-2, 1-4) et voit le Real Madrid lui ravir la Liga. Le président Laporta, qui l'avait pourtant convaincu de rester jusqu'à la fin de son contrat en 2025 quelques semaines auparavant, le destitue. "Avec le recul, notre bilan – j'inclus mon staff – est très positif, car le club se trouvait dans l'une des pires situations de son histoire, pire encore qu'au début des années 2000, estime Xavi. Les attentes étaient très élevées par rapport à mon historique. Mon attachement profond au Barça m'a parfois desservi, j'ai peut-être parfois été trop sentimental, mais cette aventure a constitué un véritable apprentissage."

Et Xavi de poursuivre : "Je reconnais que j'ai commis certaines erreurs de gestion. Le départ de Busquets (*à l'été 2023*) nous a obligés à repenser notre jeu. J'ai opté pour un milieu avec trois offensifs, qui n'a pas toujours porté ses fruits. Au-delà des titres, je suis fier d'avoir fait confiance

"Mon attachement profond au Barça m'a parfois desservi, j'ai peut-être été trop sentimental" Xavi

à une nouvelle génération, les Fermin Lopez, Lamine Yamal, Pau Cubarsi, Alejandro Balde... Ils incarnent l'avenir du club."

Avant de nous dire au revoir, alors qu'il se prête à la séance photo dans son musée, entre les maillots échangés avec ses adversaires et les trophées qui garnissent une large vitrine, il refait encore le film de sa vie. "Je suis un privilégié, j'ai dépassé mes rêves d'enfant. Où que je me balade dans le monde, les gens m'arrêtent. Ils me rappellent mon époque au Barça, avec la sélection, le titre de champion du monde. J'ai gagné tous les trophées possibles, j'ai pris du plaisir en jouant des finales de Ligue des champions, de Coupe du monde, d'Euro, comme lorsque j'étais enfant et que je tapais le ballon dans le parc et ça, ça n'a pas de prix. C'est un sentiment incomparable, qui m'accompagnera jusqu'au bout." ● F. To.



Nom Étienne
Prénom Jean Pierre
Âge 41 ans
Pays Haïti

Média Radio Ibo
Club préféré Aucun
Nombre de participations au jury du Ballon d'Or 1

Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 0/1

"LE FOOT, UNE VRAIE RELIGION POUR LES HAÏTIENS"

"Neuf Haïtiens sur dix sont fans du Brésil ou de l'Argentine. Ce sont les deux nations très populaires autour desquelles s'organisent, chaque année, les débats sur le Ballon d'Or. Les adeptes du Brésil se sont réjouis des sacres de Ronaldo Nazario, Rivaldo et Ronaldinho (*Kakà a aussi gagné le Ballon d'Or en 2007*). Mais ils ont très mal vécu l'hégémonie de Lionel Messi et ses huit titres, au point de supporter Cristiano Ronaldo à chaque fois, dans l'espoir que le Portugais prive l'Argentin d'un nouveau trophée. Avec Vinicius Junior favori l'année dernière, les amoureux de la Seleçao avaient enfin l'occasion de revoir un Brésilien couronné. Et ils y croyaient ! À cause, en partie, des unes de certains journaux espagnols très consultés en Haïti qui donnaient le joueur du Real Madrid vainqueur plusieurs semaines avant la fin du scrutin. Le succès de Rodri les a rendus furieux. Avant que les échecs de Manchester City, depuis la blessure du milieu espagnol, et le manque de fair-play de Vini ne contribuent à atténuer les contestations.

Depuis 2020 et les tensions sociopolitiques qui règnent dans le pays, nous n'avons plus de Championnat local. Il nous est impossible d'aller au stade pour assister à un match. Les Championnats

étrangers, et principalement la Premier League et la Liga, sont devenus les compétitions reines en Haïti. Et les victoires des équipes phares, le Real Madrid et le FC Barcelone en tête, sont fêtées comme il se doit. Pas un seul autre pays des Caraïbes est aussi passionné par le foot que les Haïtiens. Une vraie religion. Il suffit de voir l'euphorie qui a accompagné le parcours de l'équipe nationale à la Gold Cup en 2019. On bat le Costa Rica (2-1), élimine le Canada (3-2) et on s'incline en prolongation contre le Mexique (0-1 a.p.) en demi-finales. Les rues étaient bondées alors que l'on n'avait pas gagné le trophée.

C'est la puissance de la sélection. Dès qu'elle obtient des résultats, on sent que le climat général s'apaise. Malheureusement, l'équipe subit les conséquences du déclin footballistique du pays. La présence de bandes armées rend la détection difficile. Nos talents partent le plus tôt possible. L'effectif actuel ne comporte que des joueurs expatriés. Mais on ne perd pas espoir ! À voir si l'effectif de Sébastien Migné (*le sélectionneur français*) parviendra à décrocher son ticket pour la prochaine Coupe du monde (*Haïti est actuellement deuxième de son groupe derrière Curaçao, les deux premiers se qualifiant pour un troisième tour*)."





BALLON D'OR

Pas trop cliché



VAS-Y FRANKIE, C'EST BON!

Les supporters d'Anderlecht pensaient qu'il serait l'homme d'un seul club. Le leur, avec lequel il avait remporté deux Coupes des vainqueurs de coupe (1976 et 1978) et une Coupe de l'UEFA (1983). Souvent, Frankie Vercauteren avait failli quitter la formation bruxelloise. En 1983, le FC Nantes avait démarché le club belge pour engager celui qui finira onzième du Ballon d'Or cette même année, sa seule apparition au classement. En vain, ses dirigeants ne daignant même pas l'en informer. Mais, quatre ans plus tard, le 3 juin 1987, le milieu décide, à 30 ans, de quitter son nid pour rejoindre celui des Canaris après avoir consulté Raymond Goethals. Élogieux sur la qualité du jeu nantais, l'ancien entraîneur des Girondins, pas encore passé par l'OM, fait alors pencher la balance au détriment de clubs allemands et italiens. Le Diable Rouge aux 63 capes reste trois saisons en France, alternant le bon et le moins bon, avant de retrouver le plat pays en 1990 sous les couleurs de Molenbeek.

70

